



Réseau des maisons d'écrivain
et patrimoines littéraires
Hauts-de-France

Catalogue d'exposition

AUTEUR / LECTEUR

2^e édition — 2020

Festival Résonances

Les rencontres du patrimoine
littéraire et de la création

Sommaire

Préface		4
Auteur / Lecteur		5
Chronologie		6
Jean Calvin	<i>Jeune diplômé et lecteur de Sénèque</i>	8
Jean de La Fontaine	<i>Un lecteur inspiré par la diversité</i>	12
Jean Racine	<i>Homme du livre</i>	16
Nicolas de Condorcet	<i>L'Instruction publique et la naissance du citoyen</i>	20
Louis Antoine de Saint-Just	<i>Les lectures d'un dirigeant politique dans les temps révolutionnaires</i>	24
Marceline Desbordes-Valmore	<i>« Quand on ne peut avoir de maître »</i>	28
Alexandre Dumas	<i>Le creuset du roman historique</i>	32
Jules Verne	<i>À l'ombre des deux Alexandre, Dumas père et fils</i>	36
Paul Claudel	<i>Sous le signe de la lecture, une vocation d'écrivain</i>	40
Marcelle Tinayre	<i>Une romancière féministe à redécouvrir</i>	44
Roland Dorgelès	<i>« Sauver de l'oubli, ces infortunés »</i>	48
André Obey	<i>« Une promesse que je me suis faite enfant »</i>	52
Wilfred Owen	<i>La poésie mise à l'épreuve</i>	56
Henri Martel	<i>« J'étais toujours mal à l'aise d'écrire, de parler de moi »</i>	60
Marguerite Yourcenar	<i>Éloge de la lecture</i>	64
Robert Mallet	<i>Le poète à l'œuvre, entre sensibilité et raison</i>	68
Pierre Dhainaut	<i>Aux amis des poèmes</i>	72
Maisons et lieux d'écrivain en Hauts-de-France		76
Conception éditoriale et Remerciements		78

Préface

Le Réseau des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires des Hauts-de-France

La région des Hauts-de-France, berceau de la langue française, est une terre d'écrivains. Du XVI^e au XX^e siècle, le territoire régional a vu naître, s'installer, y séjourner de nombreux auteurs qui représentent tous les genres littéraires.

Les acteurs culturels responsables des maisons-musées de ces écrivains, des lieux patrimoniaux détenteurs de leurs fonds littéraires, des associations d'amis de ces auteurs et des sociétés savantes se sont réunis pour constituer une association loi 1901, le Réseau des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires, de Picardie à partir de 2010 et des Hauts-de-France depuis 2017.

Tous ses membres sont adhérents de la Fédération Nationale des maisons d'écrivain, ce qui confère au Réseau, association régionale, une dimension nationale.

Tous ces lieux littéraires investissent autant l'espace rural que le territoire urbain de la région des Hauts-de-France. Ils constituent un maillage culturel de proximité, auquel le Réseau offre une visibilité accrue en mutualisant les moyens d'information et de communication.

La valorisation du riche patrimoine littéraire de la région est un des objectifs prioritaires de tous ces passionnés qui veulent entraîner un large public à découvrir cette histoire littéraire singulière enracinée dans le territoire.

Le Réseau, c'est un engagement dans la prévention et la lutte contre l'illettrisme, en direction des collégiens et des adultes en grande difficulté de lecture.

Le Réseau, ce sont des projets d'éducation artistique et culturelle pour les lycéens et les apprentis.

Le Réseau, ce sont des expositions qui circulent dans les bibliothèques et les établissements scolaires.

Le Réseau, c'est également le Festival Résonances ou *Les rencontres du patrimoine littéraire et de la création*, le rendez-vous biennal et printanier que le Réseau propose à tous, pendant un mois, avec :

- une exposition thématique invitant les visiteurs à découvrir l'ensemble des sites littéraires des Hauts-de-France,
- une programmation culturelle riche illustrant le sujet de façon originale,
- une journée d'étude et de formation pour approfondir le propos et faire le lien avec la création contemporaine.

Le Réseau des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires des Hauts-de-France vous invite à un voyage littéraire dans l'espace et le temps.

LE RÉSEAU ENTRE EN RÉSONANCES, ENTREZ EN RÉSONANCES AVEC LUI !

Bénévère Tricottet

présidente du Réseau des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires des Hauts-de France

Auteur / Lecteur

Avant-propos

Auteurs et lecteurs se situent aux deux extrémités de ce que les professionnels dénomment le circuit du livre ; ils partagent donc une commune destinée et ne peuvent exister les uns sans les autres. Mais qu'est-ce qui rapproche les auteurs et les lecteurs ?

Tout d'abord, nos auteurs sont eux-mêmes des lectrices et des lecteurs, pétris de références et de modèles littéraires, parfois extrêmement variés. Leurs mémoires, leurs écrits autobiographiques et leurs bibliothèques dévoilent la richesse et la diversité des textes qui ont nourri leur esprit, de Jean Calvin lecteur de Sénèque à Marguerite Yourcenar lassée des livres destinés à la jeunesse et lectrice précoce des classiques, en passant par Louis-Antoine de Saint-Just, lecteur de Salomon Gessner et Robert Mallet, commentateur de Paul Claudel.

Il s'avère que certains de nos auteurs se sont lus. Les contemporains ont pu entretenir des correspondances amicales et/ou littéraires, comme Alexandre Dumas et Marceline Desbordes-Valmore ou Jean de La Fontaine et Jean Racine ; le plus souvent des auteurs entrent dans le patrimoine littéraire d'autres écrivains comme Racine pour les dramaturges Paul Claudel et André Obey, Jean de La Fontaine pour Marceline Desbordes-Valmore, Jean-Jacques Rousseau pour Nicolas de Condorcet ou Alexandre Dumas père pour le jeune Jules Verne.

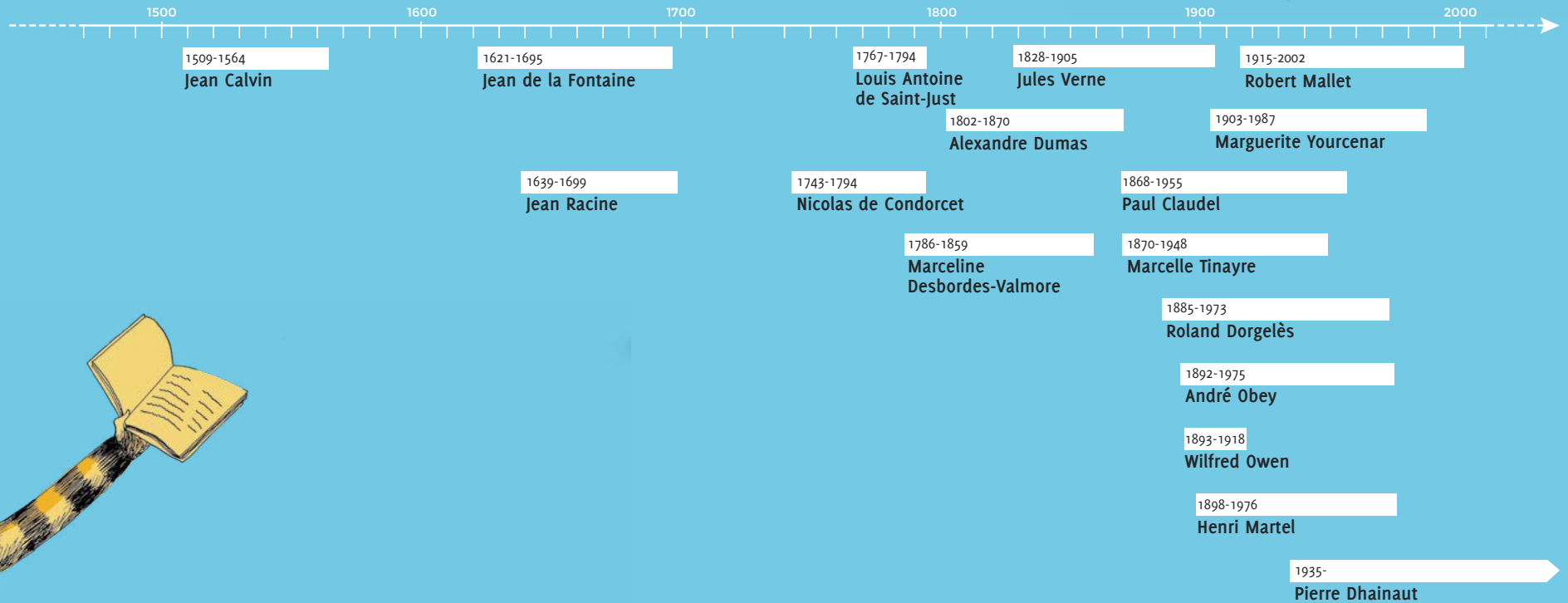
Tous nos auteurs ont poursuivi l'ambition d'être lus, même si leurs écrits ont un caractère intimiste comme l'*Autobiographie* du sinois Henri Martel ; beaucoup des auteurs évoqués dans le cadre de Résonances appartiennent aux grandes figures de l'histoire littéraire nationale voire internationale comme le poète anglais Wilfred Owen ; d'autres comme Roland Dorgelès ont cherché à sauver de l'oubli les poètes combattants morts durant le conflit ; quelques-uns d'entre eux sont presque devenus des inconnus comme André Obey ou entrés au purgatoire à cause de leurs positions idéologiques comme la journaliste et romancière Marcelle Tinayre.

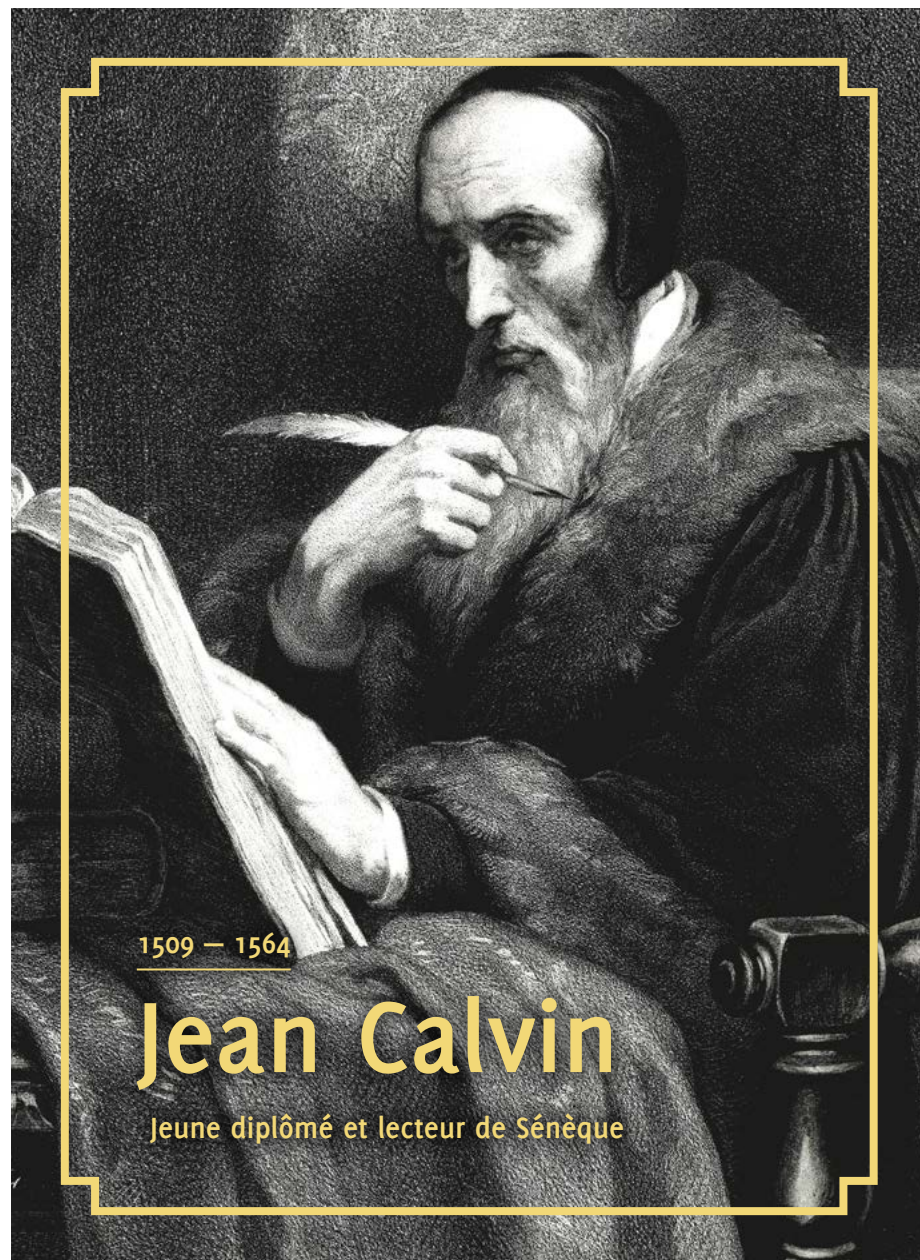
Le rôle de ce festival et de ce catalogue qui en émane est de faire connaître les auteurs de notre région et de soulever les questions liées à la création et à la réception de leurs écrits, mises en perspective par le texte de Pierre Dhainaut.

Jean Vilbas

conservateur à la Bibliothèque municipale
Marceline Desbordes-Valmore de Douai

Chronologie



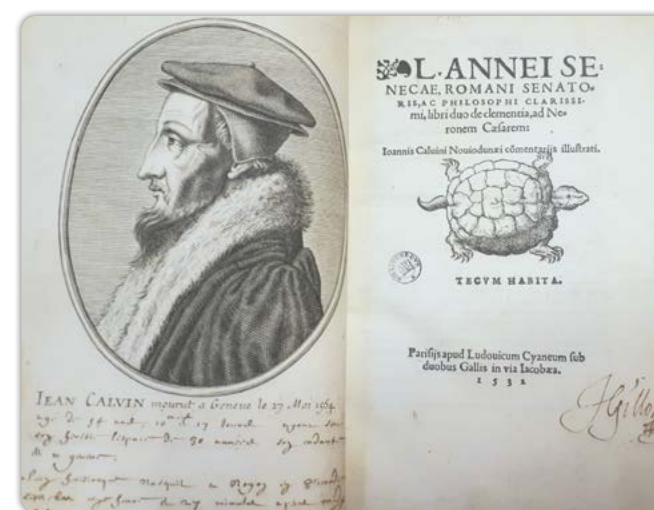


“

On a ici la division de l'œuvre, mais elle m'est encore partiellement obscure. Car j'aime mieux qu'un homme déclare sincèrement la vérité, plutôt que de berner le lecteur par de futiles subtilités. De fait, [Sénèque] ne développe pas sa matière selon l'ordre qu'il expose [...]. Et ce tort nous est peut-être moins imputable qu'à l'auteur lui-même.

Car c'était un défaut propre à Sénèque d'entasser pêle-mêle quantité de matières plutôt que de les mettre en ordre. Et il y a pis dans cette œuvre, puisqu'il n'observe pas du tout le plan qu'il promet. Cependant ce défaut, si important soit-il, est compensé par de plus grandes vertus. »

Jean Calvin, *Commentaire du Traité de la clémence de Sénèque*, trad. et éd. critique par Pierre Ferrand et Pierre-Yves Quiviger, Classiques Garnier, Paris, 2017, p. 115



Frontispice du *Commentaire du traité de la clémence de Sénèque*, Jean Calvin, 1532, Bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français, Paris. Photo : © SHPP, inv. ANDRE 421

Le premier livre de Calvin

Le *Commentaire du traité de la Clémence* est le tout premier ouvrage publié par Calvin. Il s'appuie sur un livre beaucoup plus ancien : celui que le philosophe Sénèque au I^{er} siècle de notre ère adresse au jeune Domitien, futur empereur Néron. Dans le *De Clementia*, Sénèque le conseille sur son devoir de monarque à faire preuve de clémence, de bienveillance, vis-à-vis de ses sujets.



Sénèque, philosophe romain (2 ap. J.C.-65), Berruguete Pedro (vers 1450-avant 1504), Juste de Gand (actif vers 1460-vers 1480), huile sur bois, Paris, musée du Louvre, Photo © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Gérard Blot, 07-537201, inv. MI 654



Cicéron, Luc Breton, 1771, terre cuite, Musée des Beaux-arts et d'archéologie de Besançon, © GUENAT Pierre, inv. 849.35.18

Le jeune Calvin dédie son livre à Claude de Hangest, abbé de Saint-Éloi de Noyon, à qui il doit les bénéfices ecclésiastiques lui permettant de financer ses études. Lorsqu'il publie son texte le 22 avril 1533, Calvin est un jeune diplômé des universités d'Orléans et de Bourges, où il a bénéficié des enseignements de Pierre de l'Estoile, d'André Alciat et de Melchior Wolmar. Avec ce premier livre, il se mesure aux humanistes reconnus de son époque, tels son maître en droit Guillaume Budé, ou encore Érasme, son contemporain.

Le commentaire, un exercice de style et de lecture

Calvin, apprenti écrivain encore inconnu, doit convaincre aussi bien « les lecteurs bienveillants » que « les lecteurs circonspects », comme il l'énonce dans sa dédicace. Il rédige en latin son commentaire, exercice typique de l'apprentissage humaniste. Son travail est une œuvre de précision : il reconstruit par un florilège de citations toutes les références qui fourmillent dans le texte de Sénèque, sous-entendus que les lecteurs sont susceptibles de ne pas toujours connaître ; aussi Calvin explique-t-il consciencieusement les anecdotes historiques, les commentaires juridiques, le style et la rhétorique (les figures de style, les rythmes des phrases...) de « son Sénèque » — qu'il appelle à plusieurs reprises « *Seneca noster*, notre Sénèque ». Il cite ainsi une centaine d'auteurs de l'Antiquité gréco-romaine, qu'en jeune étudiant, il connaît sur le bout des doigts. L'un des plus souvent cités est Cicéron, le grand orateur. Grâce à ces références, Calvin argumente, soit en faveur du propos Sénèque, soit pour le nuancer et apporter ses propres idées. Au fil du commentaire, son avis est d'ailleurs de plus en plus solidement énoncé. Peu à peu, son style se transforme et celui qui n'était qu'un lecteur apparaît de plus en plus comme un auteur autonome, commentateur, juriste et humaniste.

Relire les auteurs antiques au XVI^e siècle

Avant lui, Érasme avait en effet déjà proposé en 1515 et 1529 deux éditions du traité de Sénèque, appartenant au genre littéraire du miroir du prince, lequel connaît à la Renaissance un grand succès — à l'image du *Prince* de Nicolas Machiavel, publié lui aussi en 1532. Sénèque brosse un portrait élogieux de son lecteur principal, le jeune Néron, et sous couvert de ce miroir, lui montre ce que doit être un prince clément pour ses sujets. Calvin explique dans sa préface qu'il entreprend une plaidoirie pour Sénèque, supportant « avec toutes les peines du monde de voir un excellent auteur méprisé par la plupart des hommes » et tente, finalement, de mieux faire qu'Érasme dans l'exercice d'édition et de commentaire. Et, s'il relève quelques défauts, comme celui qu'a Sénèque de se disperser et de ne pas suivre le plan qu'il annonce, Calvin souligne cependant combien il apprécie son éloquence et démontre avec panache aux lecteurs d'aujourd'hui l'étendue de sa culture gréco-latine, rhétorique, littéraire et juridique, nous invitant à nous plonger dans les nombreux ouvrages dont il égrène les références au fil de sa re-lecture active de Sénèque.

Cécile Petitgny

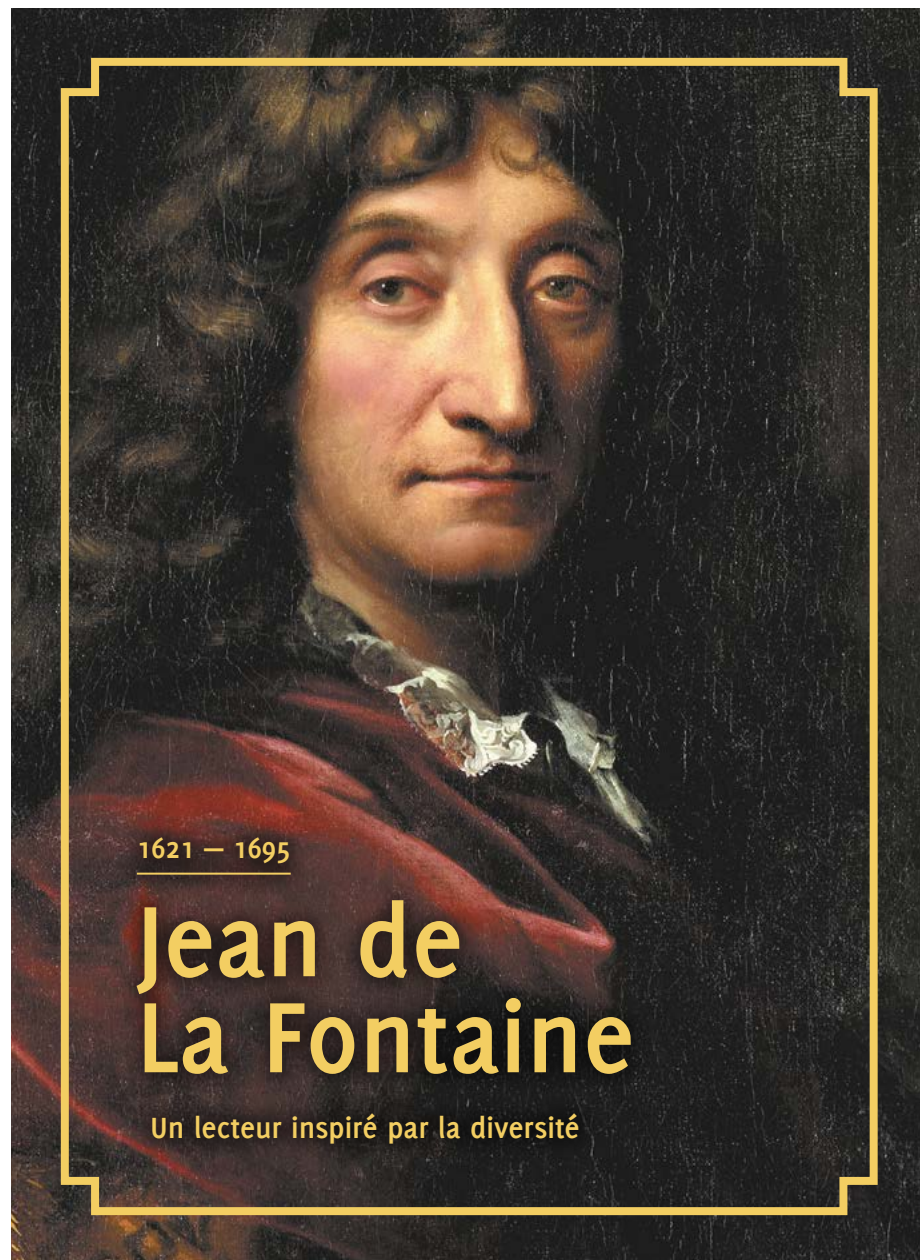
conservatrice des musées de Noyon



Érasme écrivant (1467-1536), Holbein Hans, le Jeune (1497-1543), huile sur bois, Paris, musée du Louvre, Photo © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Michel Urtado, 12-571770 / inv. 1345

En savoir plus

- *Commentaire du Traité de la clémence de Sénèque*, Jean Calvin, Traduction et édition critique par Pierre Ferrand et Pierre-Yves Quiviger, Paris : Classiques Garnier (Bibliothèque de la pensée juridique, 8), 2017, 539 p.
- *Calvin et la rhétorique de la parole. Étude de rhétorique réformée*, Olivier Millet, Paris : Classiques Garnier (Bibliothèque de la Renaissance, 28), 2019, 983 p.
- *Revue d'histoire du protestantisme français*, Tome 3, juillet-décembre 2018, Société d'histoire du protestantisme français, Paris : Droz, 2019, 603 p.
- *De la Clémence*, Sénèque, Édition critique par Jean-Louis Ferrary et Jean-Yves Guillaumin, traduction par François-Régis Chaumartin, Paris : Les Belles Lettres, 2005, 270 p.



“

Souvent à marcher seul j'ose me hasarder. On me verra toujours pratiquer cet usage ; mon imitation n'est point un esclavage. Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace ; Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse. / Plein de Machiavel, entêté de Boccace, j'en parle si souvent qu'on en est étourdi. »

L'Épître à Huet, 1687



La table de l'écrivain au musée La Fontaine, fable Le Renard et les Mouches autographe, © Musée Jean de La Fontaine

L'amour des livres

La Fontaine aimait les livres, en témoigne la culture qui nourrit et traverse toute son œuvre. Cet esprit brillant et cultivé s'était formé dans la lecture studieuse et l'imitation livresque.

Toutes ses expériences de lecture devaient nourrir de vie, de rythme et de couleurs les livres qu'il imiterait. Son inspiration prendra corps entre les pages des livres lus et relus par lui. Sa culture, sa sensibilité, sa pratique poétique réaliseront cette association entre l'art et la réalité qui confère à son œuvre la grâce du naturel. Ce cheminement vers l'œuvre aboutie prit des dizaines d'années.

Une lecture de jeunesse qui marqua toute sa vie

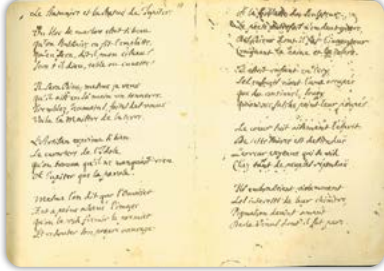
Les premières expériences de lectures furent marquantes pour ce jeune homme du XVII^e siècle. Celle du grand succès de l'époque *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, roman d'amour pastoral (5000 pages) aux multiples méandres, restera son livre de chevet. « *Étant petit garçon, je lisais son roman / Et je le lis encore ayant la barbe grise.* » Ce livre venait en écho dans sa vie de champenois où adolescent puis Maître des eaux et forêts, il observait la nature, se constituant un vivier d'images, prenant goût à l'observation et à la solitude. Il saura ainsi donner à ses œuvres une touche naturelle et sensible due autant à sa pratique poétique qu'à l'empreinte qu'auront laissée les paysages de son enfance.



Édition des *Contes* du XVIII^e, © musée Jean de La Fontaine

La lecture terrain de liberté et d'audace

Lorsque La Fontaine se lance dans l'écriture de ses contes libertins, la faconde des auteurs italiens comme Boccace et l'Arioste l'inspire. Mais surtout il se place dans le sillage de François Rabelais qui avec *Pantagruel* et *Gargantua* procurera à La Fontaine le verbe pittoresque et la verve colorée qui sied si bien à ses contes. « *Ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci : c'est la manière de les conter.* » Ces récits gaillards agrémentés de tours et de détours galants n'avaient qu'un seul but, plaire et plaire encore.



Manuscrit de la fable *Le Statuaire et la Statue de Jupiter*, wikipedia commons, © Bibliothèque Nationale de France

L'inspiration des fables ou le mélange des Anciens et des Modernes

La Fontaine grand latiniste, dans la querelle entre les Anciens et les Modernes, prit parti pour les premiers tout en participant au mouvement des idées nouvelles. Ainsi, il puise son inspiration dans les fables d'Ésope et de Phèdre pour réécrire ses propres fables leur insufflant richesse et vivacité, accordant au goût du jour une tradition venue des Anciens. Il y ajoute aussi un tour naïf qui lui vient de la lecture du poète médiéval Clément Marot. « *Marot par sa lecture m'a fort aidé j'en conviens.* » L'érudition de La Fontaine en fait un galant homme, apprécié des salons huppés et qui savait donner aux Anciens des agréments nouveaux par son aimable badinage.

Les amis écrivains ou l'harmonie des talents du XVII^e siècle

Racine était le cousin par alliance de La Fontaine. De dix ans son cadet, Racine était très attaché à son cousin qu'il a fréquenté jusqu'à ses derniers jours. L'influence était évidente, l'un demandant à l'autre de donner son opinion sur leurs œuvres en cours. Ils devinrent complémentaires, l'un créant une tragédie, l'autre « une comédie à cent actes divers » à travers un fil narratif efficace et vigoureux.

Quant à Molière, il fait dire à Louison dans le *Malade Imaginaire* « *Je vous dirai/le conte de Peau d'Âne ou bien la fable du Corbeau et du Renard qu'on m'a apprise depuis peu.* » Charles Perrault comptait parmi ses meilleurs amis, il fut le plus fidèle soutien de La Fontaine lors de son élection difficile à l'Académie française.

Odile Perier

Association pour le musée Jean de La Fontaine, guidée par les ouvrages de Patrick Dandrey

- En savoir plus
- Honoré d'Urfé, *L'Astrée*
 - Le film d'Éric Rohmer, *Les amours d'Astrée et de Céladon*, 2006
 - François Rabelais, *Les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel Roi des Dipsodes, fils du Grand Géant Gargantua*
 - Clément Marot, *Œuvres complètes*



1639 — 1699

Jean Racine

Homme du livre

“

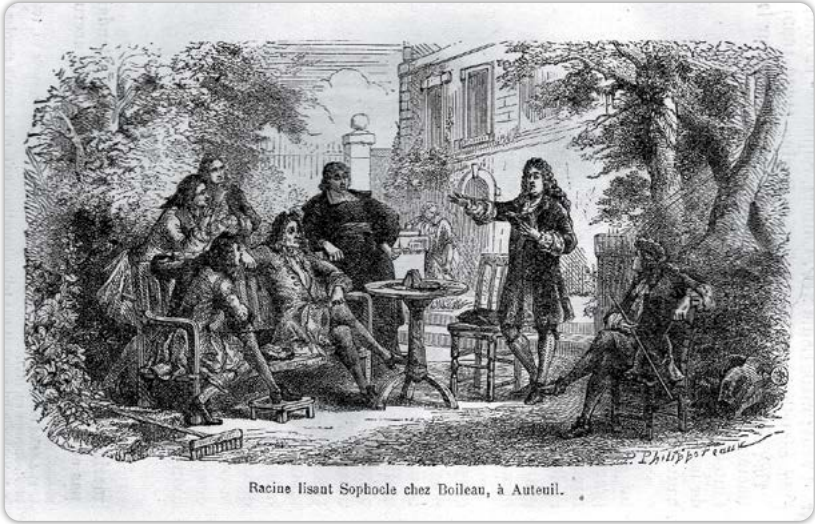
[...] je me console [de ma solitude] avec des livres. Comme on sait que je m'y plais, il y a bien des gens de la ville qui m'en apportent tous les jours. Les uns m'en donnent des grecs, les autres d'espagnols et de toutes les langues. »



Jean Racine, dessiné vers 1690 par son fils Jean-Baptiste.
Ce portrait est la signature de l'Association *Jean Racine et son Terroir*, © Association Jean Racine et son terroir - La Ferté-Milon

« Aussi bien ne croyez pas que ma bibliothèque soit fort grosse en ce pays-ci : le nombre de mes livres est fort borné ; encore ne sont-ce pas des livres à conter fleurettes : ce sont des sommes de théologie latines, méditations espagnoles, histoires italiennes, Pères grecs, et pas un français. »

Lettres de jeunesse de Racine en séjour à Uzès (1661-62)



Dessin de P. Philippoteaux, gravure du XIX^e siècle, collection particulière

Racine est homme du livre, à la fois auteur, lecteur, académicien, historiographe... Son amour des beaux livres, les soins qu'il leur porte en témoignent. Bien avant d'offrir au « siècle de Louis XIV » la perfection du théâtre classique et de son expression littéraire, Racine est inséparable de la « culture » imprimée.



Racine, l'enfant au livre, détail de la statue de Racine enfant par Hiollin, 1910, © Association Jean Racine et son terroir, A. Arnaud

Lire pour connaître

Le lecteur Racine, nous le connaissons par ses ouvrages scolaires grecs et latins, conservés à Chantilly, annotés par l'adolescent, ou, mieux encore, par l'inventaire post-mortem de sa « librairie » personnelle : quelque 1500 volumes, souvent signés ou traduits de sa main, y couvrent l'Écriture sainte et les Pères de l'Église, mais aussi la plupart des poètes et philosophes antiques depuis Homère ou bien des écrivains « modernes », tels que Marot, Cervantès ou les maîtres de Port-Royal... À noter aussi un nombre non négligeable d'ouvrages de géographie et de voyage ainsi que sur l'histoire et la manière de l'écrire, en lien avec sa charge d'historiographe du roi.

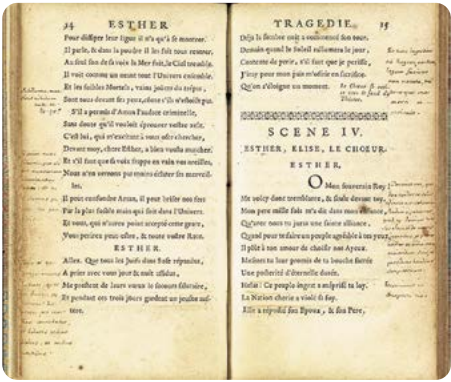
Du bon usage de la lecture

L'atout majeur du dramaturge Racine, c'est de s'appuyer sans réserve sur ses lectures, en particulier celle des Anciens, car ils sont la référence absolue, tant en matière historique que théâtrale et poétique. C'est chez Virgile que Jean a appris à lire avec le curé de La Ferté-Milon, c'est par l'étude de Sophocle et d'Euripide qu'il a progressé dans les Écoles de Port-Royal, toujours désireux de les commenter et de s'en inspirer. Son immense culture de l'Antiquité guide tous ses choix littéraires. Ainsi sa production dramatique de 1664 à 1677 est-elle quasi exclusivement inspirée des auteurs de l'Antiquité : Quinte-Curce (Alexandre), Virgile (Andromaque), Tacite (Britannicus), Suétone (Bérénice), Plutarque (Mithridate), Sophocle et Euripide (La Thébaine, Iphigénie, Phèdre), Aristophane (Les Plaideurs), l'Écriture Sainte et Hérodote (Esther, Athalie). Un auteur plus contemporain, le chevalier de Nantouillet, a inspiré Bajazet.

Homme du livre, Jean Racine l'est jusqu'au bout : éloigné par un voyage en 1692, il demande à son fils Jean-Baptiste : « Faites souvenir à votre mère qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les souris ne ravagent mes livres. » Cette recommandation rappelle celle que lui donnait Antoine Le Maistre dans sa lettre du 21 mars 1656. Visiblement, Racine âgé n'avait pas oublié les conseils de ses maîtres.

Alain Arnaud,
président de l'Association Jean Racine et son terroir

- En savoir plus
- Vaunois Louis, *L'Enfance et la jeunesse de Racine*, Éditions mondiales, Paris, 1964 ;
 - Racine Jean, Préfaces et dédicaces de ses œuvres théâtrales (toutes éditions) ;
 - Dubu Jean, *La Bibliothèque de Racine*, in *Racine aux miroirs*, SEDES, 1992 ;



Esther, de Jean Racine, ouvrage annoté par lui-même, chez Denys Thierry, 1689, © Bibliothèque municipale de Toulouse



Sophocle, annoté par Racine, ©Musée Condé de Chantilly



1743 — 1794

Nicolas de Condorcet

« Condamné à mort ; quittant son refuge ; pour tout réconfort Condorcet emporte un volume d'Horace »

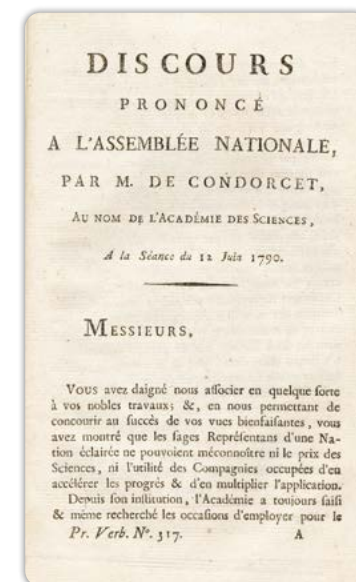
L'instruction et la naissance du citoyen, Catherine Kintzler

“

Croyez-vous qu'une Académie composée de l'athée Aristote, du brahme Pythagore, du musulman Alhazen, du catholique Descartes, du janséniste Pascal, de l'ultramontain Cassini, du calviniste Huygens, de l'anglican Bacon, du déiste Leibnitz, n'en eût pas valu une autre ? Pensez-vous qu'en pareille compagnie on ne se serait pas entendu parfaitement en géométrie, en physique, et que personne s'y fut amusé à parler d'autre chose ? »

Mémoire inédit sur la meilleure organisation des Sociétés savantes destiné au Gouvernement espagnol.

Nicolas de Condorcet œuvre 51. Georges Cuvier



Extrait du Discours prononcé à l'Assemblée nationale par M. de Condorcet au nom de l'Académie des Sciences à la séance du 12 juin 1790

Dans ses fonctions de secrétaire perpétuel à l'académie des sciences, dans l'espoir de décider les autorités espagnoles à ne jamais se régler pour les choix sur les principes religieux des candidats, Condorcet leur pose cette question.

Condorcet mathématicien

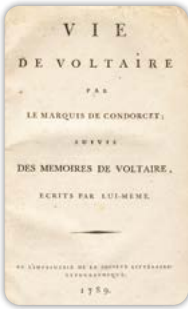
Entré à onze ans au Collège des jésuites de Reims¹, pendant quatre années il trouve refuge dans la grande bibliothèque, 8 000 livres², et lit : la philosophie antique, les thèses grecques et romaines sur les questions de l'âme et du destin, les philosophes, les physiciens, les écrivains : Diderot, Molière, Descartes, Racine, Montesquieu... mais il préfère les mathématiques : en seconde, il obtient le premier prix ; au Collège de Navarre, une thèse et un mémoire sont remarqués entre autres par d'Alembert³, puis vient son travail sur les comètes, le calcul des probabilités...

En 1769, Condorcet entre à l'académie Royale des Sciences⁴.

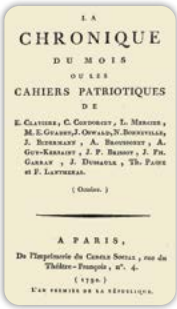


Portrait de Jean Le Rond d'Alembert, Maurice-Quentin DELATOUR, Wikipedia commons, © Musée du Louvre D'Alembert, père spirituel de Condorcet, en a fait son héritier.

1 Fondée sous Henri IV – (lettre patente du 25 mars 1606).
2 Don de Nicolas Brûlart de Sillery frère du Chancelier du Roi.
3 D'Alembert fera de Condorcet son héritier.
4 La majeure partie de la carrière intellectuelle de Condorcet s'est déroulée à l'Académie Royale des sciences considérée comme la plus grande institution scientifique du monde : c'est à ce titre que Condorcet a pu constituer au niveau international un large réseau épistolaire.



Vie de Voltaire, Condorcet, 1789



La chronique du mois ou les cahiers patriotiques, octobre 1792

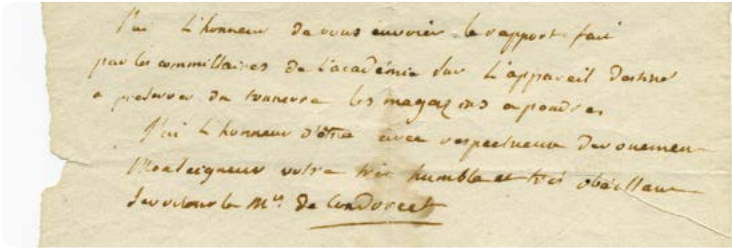
Condorcet écrivain

« Songez Monsieur, songez que vous nous avez accoutumés à la perfection dans les mouvements, dans les caractères comme Racine, vous nous avez accoutumés à la perfection dans le style... Si nous sommes sévères c'est de votre faute !... »⁵

En 1777, Condorcet écrit à Voltaire sur sa pièce Irène, espérant le décourager de la faire jouer. Les travaux de Voltaire⁶ pouvaient-ils être appréciés avec plus de mesure, de goût et de délicatesse ?

Jusqu'en 1770, Condorcet avait paru se borner aux mathématiques et à l'économie. Pourtant, après un voyage avec d'Alembert qui s'arrête chez Voltaire, à Ferney, impressionné par celui qui deviendra son grand-père d'adoption, il écrit à Turgot : « j'ai trouvé Voltaire si plein d'activité et d'esprit qu'on serait tenté de le croire immortel, si un peu d'injustice avec Rousseau, et trop de sensibilité au sujet des sottises de Fréron, ne faisaient apercevoir qu'il est homme... »

5 Condorcet, Œuvres, Didot, 1847, volume 1, extrait lettre à Voltaire ; fin 1777.
6 Condorcet fera éditer en Allemagne, à ses frais, l'ensemble de l'œuvre de Voltaire.

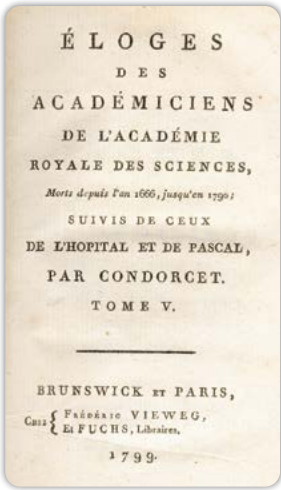


Billet de Condorcet envoyé à un ministre, accompagnant un rapport sur les paratonnerres, Maison natale de Condorcet - Ribemont

Acquis aux idées de Voltaire, il va se jeter dans le tourbillon littéraire, pour combattre l'injustice, contre l'erreur judiciaire : il rédige avec lui (Mémoire en défense, pour le Chevalier Delabarre). Il va se faire protestant avec Malherbes, juif avec l'abbé Grégoire ; président à la Société des Amis des noirs, il va combattre l'esclavage, le fanatisme, la superstition, en faveur de la vérité... Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, il produit ce que n'avaient pas réalisé ses prédécesseurs, les éloges des cinquante-six académiciens élus avant lui. Condorcet sera élu à l'académie française le 10 janvier 1782. Devenu Député, membre du Comité d'Instruction au sein de la Convention, le 20 avril 1792 il présente son Rapport sur l'Instruction Publique à l'Assemblée législative.

Condamné à mort en 1793, réfugié chez Madame Vernet⁷, sans bibliothèque, Condorcet va écrire son chef d'œuvre, l'épopée de l'homme à travers le temps depuis son apparition sur terre : Esquisse d'un tableau historique de l'esprit humain.

7 Condorcet mis en accusation le 3 octobre 1793 pour avoir combattu la constitution proposée par les Girondins, se cacha chez Mme Vernet pendant huit mois. Dans la crainte d'exposer cette dernière à l'échafaud, suite à sa propre condamnation à mort par le décret du 30 octobre, il s'enfuit de chez elle.



Éloges des Académiciens [...] suivis de ceux de De l'Hôpital et de Pascal, Condorcet, 1790

Micheline Blangy
membre de l'Association des amis de Condorcet

- En savoir plus
- Lettres sur Condorcet, Julie de l'Espinasse, 1774, Éditions Desjonquères
 - Mémoires sur l'Instruction Publique, cinq mémoires, Éditions Flammarion
 - Lettre à Amélie Suard, D 20538, correspondance Besterman.op.ci.

1767 — 1794

Louis Antoine de Saint-Just

Les lectures d'un dirigeant politique
dans les temps révolutionnaires

“

Saint-Just avait renoncé à la vie des champs, « *pour régénérer, disait-il, un peuple corrompu par des siècles de barbarie et d'esclavage.* » [...] J'essayai une fois de lui rappeler la soirée que nous passâmes ensemble dans la commune de Laon : « *Autres temps, autres discours, dit Saint-Just ; quand il faut se modeler sur l'ennemi des Tarquins, on ne lit plus les Idylles de Gessner.* »

« Notice historique sur Saint-Just, par Augustin Lejeune »
publiée dans Alfred Bégis, *Curiosités révolutionnaires. Saint-Just et les bureaux de la police générale*, Paris, Les Amis des Livres, 1896 (p. 32)



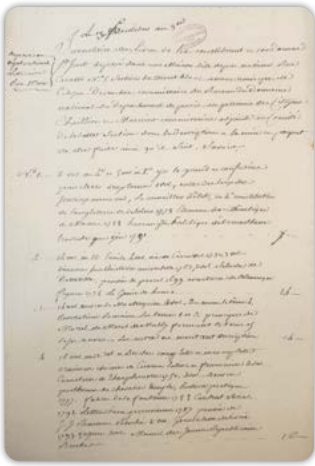
Gravure de Salomon Gessner (1730-1788) pour ses *Idylles*, Bibliothèque nationale de France, Paris © Bibliothèque nationale de France

Ce passage est extrait des souvenirs qu'Augustin Lejeune écrit dans les premières années du XIX^e siècle. Ce compatriote de Saint-Just avait fait sa connaissance en 1791 dans une auberge de Laon. La conversation que Lejeune rapporte eut lieu en avril 1794, après que Saint-Just fut devenu député à la Convention nationale et membre du Comité de salut public.

Lejeune n'hésitant pas, dans ses souvenirs, à modifier les faits dans le but de dénigrer Saint-Just, on peut soupçonner que les phrases qu'il lui prête ont été « arrangées ». Ainsi, la formule « autres temps, autres discours », qui tend à faire de Saint-Just un homme versatile et sans principes, n'est rien moins que malveillante...

Cependant, l'idée exprimée par le jeune Conventionnel n'a pas été dénaturée par son ancien ami au point de ne pouvoir être comprise : selon Saint-Just, depuis l'instauration de la République en septembre 1792, les lectures d'un dirigeant politique se donnant pour modèle le fondateur de la République romaine Brutus (« l'ennemi des Tarquins ») ne sauraient être les mêmes que celles d'un homme vivant dans une monarchie, fût-elle constitutionnelle comme le régime de la France en 1791.

Doit-on en déduire qu'en 1794 Saint-Just avait renoncé à lire non seulement des écrivains tels Gessner, dont les poèmes bucoliques eurent un immense succès avant la Révolution, mais plus généralement tout ouvrage de littérature ?



Inventaire de la bibliothèque de Saint-Just réalisé le 13 fructidor an III (30 août 1795), Archives nationales, © Association pour la sauvegarde de la Maison de Saint-Just

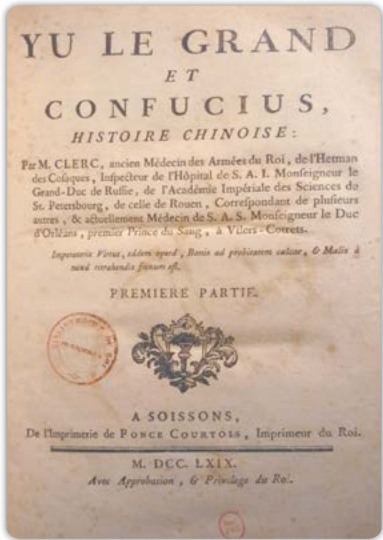
Un document exceptionnel, l'inventaire de la bibliothèque de Saint-Just

Saint-Just n'a pas laissé de textes où il parlerait de ses lectures avant et pendant la Révolution française. Nous pouvons cependant les connaître d'après ses écrits, qui portent la trace des influences qu'il a subies, mais surtout grâce à un document précieux, l'inventaire fait après sa mort de sa bibliothèque parisienne. En effet, celui-ci donne une idée assez précise de ses lectures durant les deux années, de septembre 1792 à juillet 1794, où Saint-Just fut député puis membre du Comité de salut public.

Les préférences de Saint-Just lecteur en l'an II

D'après cet inventaire, les lectures de Saint-Just pendant cette période furent d'abord celles que l'on attend d'un dirigeant politique de premier plan. Ainsi, sa bibliothèque comporte une forte proportion d'ouvrages de philosophie avec, notamment, des *Œuvres complètes* de Montesquieu et certaines œuvres de Rousseau, comme le *Contrat social* ou *l'Émile*. Les livres d'histoire sont moins présents, même si Saint-Just possédait le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet ainsi que des ouvrages sur l'histoire de l'Angleterre et celle de l'Antiquité. L'inventaire répertorie un seul ouvrage juridique, une *Constitution de l'Angleterre*, mais plusieurs livres sur les mœurs et l'organisation sociale de peuples non européens de Chine et d'Inde.

Les ouvrages de littérature sont également nombreux dans sa bibliothèque. Parmi ceux-ci, on trouve des ouvrages très lus alors, comme *Les Caractères* de La Bruyère, *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon ou les *Lettres d'une Péruvienne* de Mme de Graffigny, ainsi qu'une *Histoire poétique* mêlant exposés mythologiques et vers français. Ces ouvrages ont en commun de ne pas être strictement lyriques et sentimentaux, contrairement à la poésie de Gessner. Ainsi, la phrase de Saint-Just rapportée par Lejeune n'exprime pas un rejet de la littérature mais une préférence pour des genres qui, par leur dimension morale ou politique, lui semblaient propres à former la sensibilité des citoyens de la nouvelle République.



Page de titre de l'exemplaire de *Yu le Grand et Confucius* ayant fait partie de la bibliothèque de Saint-Just, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France, Paris, © Association pour la sauvegarde de la Maison de Saint-Just

Frédéric Cruxifix et Anne Quennedey
Association pour la sauvegarde de la maison de Saint-Just

En savoir plus • Louise Ampilova-Tuil, Catherine Gosselin et Anne Quennedey, "La bibliothèque de Saint-Just : catalogue et essai d'interprétation critique", *Annales historiques de la Révolution française*, n° 379, janvier-mars 2015, p. 203-222

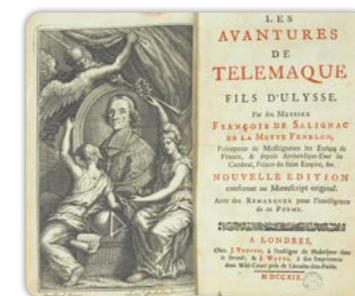
1786 — 1859

Marceline Desbordes- Valmore

« Quand on ne peut avoir de maître »

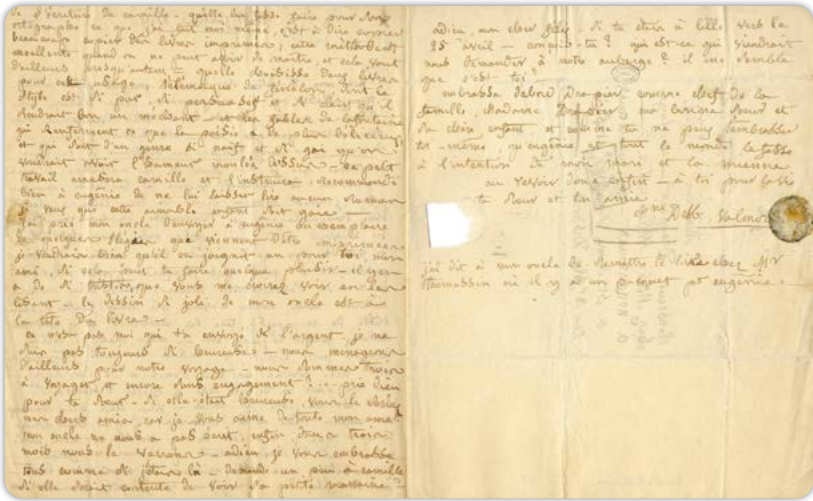
“

Mon cher Félix, dis à Eugénie que j'ai été bien charmée de l'écriture de Camille — qu'elle lui fasse faire pour son orthographe ce que j'ai fait moi-même, c'est à dire copier, beaucoup copier des livres imprimés ; cette méthode est excellente quand on ne peut avoir de maître, et cela vaut d'ailleurs presque autant : qu'elle choisisse deux livres pour cet usage, *Télémaque* de Fénelon, dont le style est si pur, si persuasif et si clair qu'il rendrait bon un méchant — et les *Fables* de La Fontaine qui renferment ce que la poésie a de plus délicieux, et qui sont d'un genre si naïf et si gai qu'on voudrait avoir l'humeur moulée dessus — ce petit travail amusera Camille et l'instruira. Recommande bien à Eugénie de ne lui laisser lire aucun roman. Je veux que cette aimable enfant soit gaie.

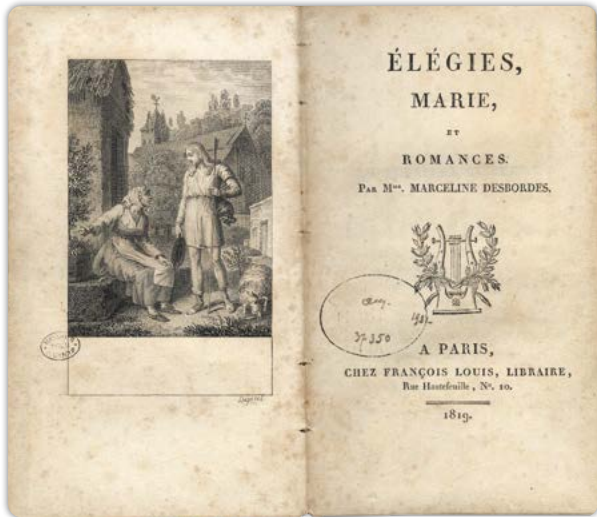
Fénelon, *Les aventures de Télémaque*, 1719 ; © Le Labo-Cambrai

J'ai prié mon oncle d'envoyer à Eugénie un exemplaire de quelques élégies qui viennent d'être imprimées ; [...] — il y en a de si tristes, que vous me croirez voir en les lisant — le dessin si joli de mon oncle est à la tête du livre. »

Marceline Desbordes-Valmore à son frère Félix Valmore, 17 janvier 1819



Lettre autographe signée de Marceline Desbordes-Valmore à son frère Félix, © Bibliothèque municipale Marceline Desbordes-Valmore, Douai, MS 1620-6-701



Gravure de Constant Desbordes illustrant le « conte villageois de la petite Marie », placée en tête d'Élégies, Marie et romances, © Bibliothèque municipale Marceline Desbordes-Valmore, MDV.1819_1.1

Une comédienne devenue poète, à la formation atypique

Marceline Desbordes-Valmore (Douai, 1786-Paris, 1859), lorsqu'elle écrit cette lettre, est âgée d'un peu plus de trente ans et comédienne au Grand Théâtre de Bruxelles. Elle vient de publier son premier livre, *Élégies, Marie et romances*, l'un des tout premiers recueils de la poésie romantique française. Ce passage où elle évoque les progrès de sa nièce Camille (dix ans) éclaire sur les pratiques éducatives du temps, mais aussi sur sa propre formation par la lecture.

Femme, issue de milieu populaire, ayant dû quitter avec sa mère la maison familiale et débiter très jeune au théâtre, Marceline Desbordes-Valmore n'a presque pas fait d'études. La critique en a conclu un peu trop vite à son inculture, et à la complète spontanéité de son écriture. Mais c'est oublier qu'elle a appris par cœur des milliers de vers pour les jouer. Cette lettre révèle qu'elle a en outre très tôt complété cette formation théâtrale par la lecture.

Lire et copier les classiques

La copie d'extraits qu'elle recommande est une méthode pédagogique alors répandue, notamment dans les milieux modestes et pour les filles, puisqu'elle n'exige pas de maître ni de scolarisation. Le *Télémaque* de Fénelon et les *Fables* de La Fontaine figurent en tête des lectures des français à cette époque. Au-delà de l'apprentissage de l'orthographe, objectif minimal dont il est question au départ, son éloge souligne tout ce que l'épistolière y trouve, mêlant étroitement valeur morale, beauté du style et plaisir de la lecture. *Télémaque* est devenu le livre d'éducation par excellence pour des publics très divers, y compris les jeunes filles auxquelles il n'était au départ pas destiné.

On y trouve une dimension romanesque qui a contribué à son succès — bien que Marceline Desbordes-Valmore veuille interdire à sa nièce la lecture des romans pour protéger sa gaieté. Elle reprend là une idée reçue de son époque, mais n'a sans doute pas respecté elle-même cet interdit, puisqu'elle avoue un peu plus loin que ses propres élégies sont si tristes... et qu'elles lui ressemblent.

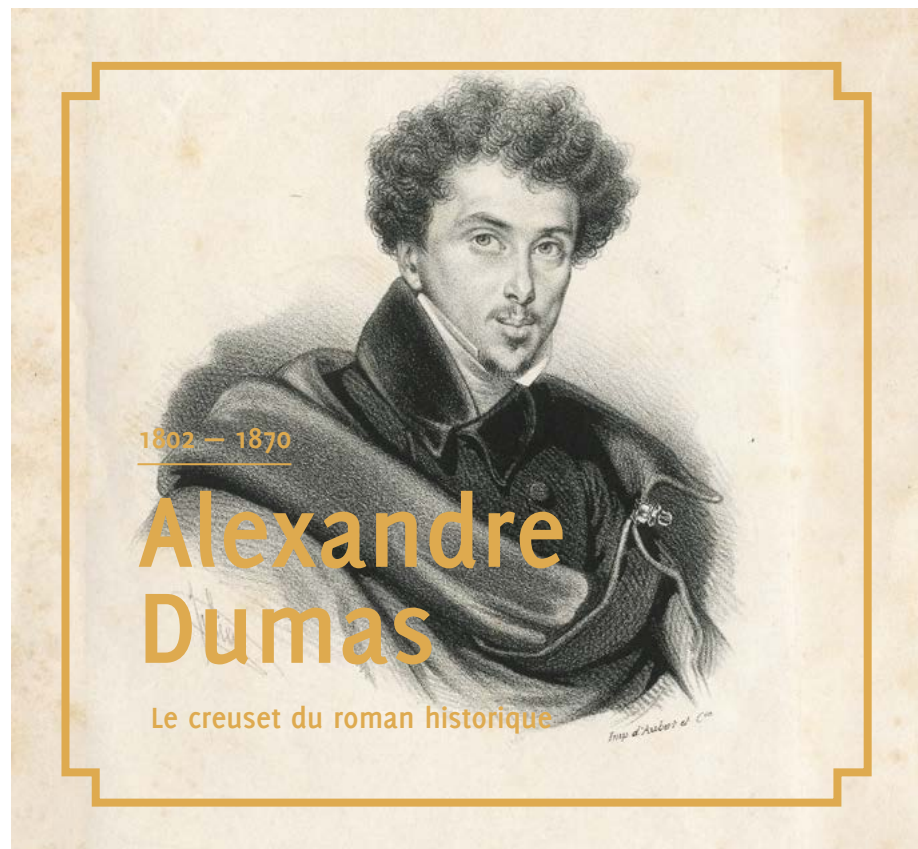
Imiter, s'approprier, inventer

Ne pouvoir avoir de maître faute de moyens, c'est certes une privation, dont elle a souffert, et cela peut devenir une liberté paradoxale. C'est être livré à soi-même, et c'est pouvoir choisir les maîtres qu'on se donne, ainsi que la lecture et l'usage qu'on en fait. Comme poète, auteure de nouvelles et de contes et romancière, Marceline Desbordes-Valmore a généralement peu gardé de la gaieté qu'elle prête à Fénelon et La Fontaine. La langue de cette première romantique qui n'a jamais rejeté les classiques est éloignée de la pureté qu'elle admire chez eux, mais elle en garde un souvenir vivant. Dans ses textes nombreux sur et pour les enfants, elle conserve notamment le souci d'éduquer en plaisant et en touchant. Ses fables et ses poèmes narratifs mêlent librement à l'héritage de La Fontaine bien d'autres échos de lectures très diverses, parmi lesquelles des auteurs du XVIII^e siècle (Florian), des contemporains (Victor Hugo) ou des auteurs étrangers, parfois lointains (Saadi).

Christine Planté

présidente de la société des études
Marceline Desbordes-Valmore

- En savoir plus
- Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies*, Préface et choix d'Yves Bonnefoy, Poésie/Gallimard, 1983.
 - Francis Ambrière, *Le Siècle des Valmore. Marceline Desbordes-Valmore et les siens*, Le Seuil, 1987, 2 vol.
 - Société des études Marceline Desbordes-Valmore www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr



Portrait d'Alexandre Dumas, estampe publiée dans le supplément du Voleur n°40 © Musée Alexandre Dumas, Ville de Villers-Cotterêts

“

— Alors, étudiez. Ne faites ni comédie, ni tragédie, ni drame ; prenez les passions, les événements, les caractères ; fondez tout cela au moule de votre imagination, et faites des statues d'airain de Corinthe.

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'airain de Corinthe ?

— Avez-vous entendu dire que Mummius eût

un jour brûlé Corinthe ?

— Oui ; je crois avoir traduit cela un jour quelque part, dans le *De Viris*.

— Vous avez dû voir, alors, qu'à l'ardeur de l'incendie, l'or, l'argent et l'airain avaient fondu, et coulaient à ruisseaux par les rues. Or, le mélange de ces trois métaux, les plus précieux de tous, fit un seul métal. Ce métal,

on l'appela l'airain de Corinthe. Eh bien, celui qui fera, dans son génie, pour la comédie, la tragédie et le drame, ce que, sans le savoir, dans son ignorance, dans sa brutalité, dans sa barbarie, Mummius a fait pour l'or, l'argent et le bronze ; celui qui fondra à la flamme de l'inspiration, et qui fondra dans un seul moule Eschyle, Shakespeare et Molière, celui-là, mon cher ami, aura trouvé un airain aussi précieux que l'airain de Corinthe.

Lisez tout ce qu'ont écrit ces trois hommes ; quand vous les aurez lus, relisez-les ; quand vous les aurez relus, apprenez-les par cœur.

[...] — Et alors ?

— Oh ! alors... vous passerez d'eux à ceux qui procèdent d'eux ; d'Eschyle à Sophocle, de Sophocle à Euripide, d'Euripide à Sénèque de Sénèque à Racine, de Racine à Voltaire, et de Voltaire à Chénier. Voilà pour la tragédie.

— Et de Shakespeare à qui passerai-je ?

— De Shakespeare à Schiller.

— Et de Schiller ?

— À personne.

— Quant à Molière, maintenant ?

— Quant à Molière, si vous voulez étudier quelque chose qui en vaille la peine, au lieu de descendre, vous remonterez. De Molière à Térence, de Térence à Plaute, de Plaute à Aristophane.

— Mais Corneille, vous l'oubliez, ce me semble ?

— Je ne l'oublie pas, je le mets à part.

— Voudriez-vous me laisser écrire tout ce que vous me dites là ?

— Pour quoi faire ?

— Pour en faire la règle de mes études.

— Le fait est que vous avez beaucoup à apprendre ; mais vous êtes jeune, vous

apprendrez.

— Et en roman, dites-moi, qu'y a-t-il à faire ?

— De l'airain de Corinthe, toujours ; Goethe vous donnera la poésie ; Walter Scott l'étude des caractères ; Cooper la mystérieuse grandeur des prairies, des forêts et des océans ; mais, la passion, vous la chercherez inutilement chez eux.

— Ainsi, l'homme qui sera poète comme Goethe, qui sera observateur comme Walter Scott, descriptif comme Cooper, et passionné avec cela ?...

— Eh bien, cet homme-là sera à peu près complet.

— Quels sont les trois premiers ouvrages que je dois lire de ces trois maîtres ?

— *Wilhelm Meister*, de Goethe ; *Ivanhoé*, de Walter Scott ; *L'Espion*, de Cooper.

— J'ai déjà lu, cette nuit, *Jean Sbogar*.

— C'est le roman de genre. Mais ce n'est pas cela qu'attend la France.

— Et qu'attend-elle ?

— Elle attend le roman historique.

— Mais l'histoire de France est si ennuyeuse !

— Comment savez-vous cela ?

Je rougis.

— On me l'a dit.

— Pauvre garçon ! on vous l'a dit !... Lisez d'abord, et ensuite vous aurez une opinion.

— Que faut-il lire ?

— Ah ! dame ! c'est tout un monde : Joinville, Froissart, Monstrelet, Chatelain, Juvénal des Ursins, Montluc, Saulx-Tavannes, l'Estoile, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Villars, madame de La Fayette, Richelieu... Que sais-je, moi ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai perdu de temps !... »

Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, chapitre LXXIX

Une rencontre décisive

Dumas revient à travers ce dialogue sur son initiation à la littérature par son collègue Lassagne, alors qu'il n'est encore que gratte-papier dans les bureaux du duc d'Orléans. Encore novice à bien des égards, et plus particulièrement en matière de littérature, Dumas se voit ouvrir par son charitable collègue de bureau des horizons véritablement fabuleux : engagé comme copiste pour sa belle écriture, il forme alors le projet d'avoir véritablement une plume.



Portrait de Lord Byron par Thomas Phillips, 1813 © Newstead Abbey

Ce dialogue avec Lassagne, dans la restitution duquel le romancier fait preuve d'une autodérision très calculée, a trois fonctions : il souligne d'abord l'inconsistance littéraire des contemporains ; il formule ensuite un plaidoyer en faveur des emprunts littéraires, dissociés du plagiat, requalifiés en « étude » ou en « inspiration » et opposés aux « copies » et aux « imitations » ; enfin, il sacre le roman historique, dont Dumas se pose en précurseur sur la scène littéraire française. En fournissant complaisamment une liste de prestigieux contributeurs involontaires à son œuvre, le romancier s'exonère de l'accusation de plagiat trop souvent lancée contre lui depuis ses premiers succès, en même temps qu'il passe sous silence ses nombreux autres emprunts.

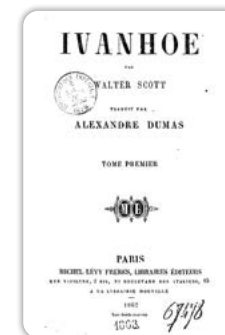
Parmi les noms évoqués, on peut rappeler l'influence de James Fenimore Cooper dans *Les Mohicans de Paris*, ou ce que les surhommes dumasien doivent à Lord Byron, à la fois comme personnage et comme auteur : Horace (*Pauline*), Morgan (*Les Compagnons de Jésus*) et bien sûr Monte-Cristo incarnent différentes facettes de la personnalité de Byron tel que dépeint par la légende romantique : dandy, ombrageux et parfois cruel, mais d'une volonté et d'un courage sans faille.

Le sacre du roman historique

Rivalisant avec Balzac, auquel il se compare explicitement dans *Les Compagnons de Jésus*, le romancier affiche par ailleurs l'ambition toute romantique de la totalité, en même temps que son projet pédagogique : le Dumas ignorant mais prêt à tout lire de 1821 fournit, au moment où, écrivain renommé, il rédige ses *Mémoires*, le meilleur exemple de l'efficacité synthétique et vulgarisatrice de sa propre œuvre. Autodidacte revendiqué, il démontre que les grands auteurs sont des passeurs de savoir, révélant en creux sa prétention d'en être un lui-même. C'est au nom de ce seul projet (fausse modestie ?) que Dumas se fait figurer aux côtés de Lamartine et Hugo : « *Lamartine est un rêveur, Hugo est un penseur ; moi, je suis un vulgarisateur* » (*Causeries*). Dumas construit ainsi un mythe fondateur du roman historique, forgé — pour reprendre la métaphore qui le pose en moderne Vulcain — aux sources les plus prestigieuses de la littérature et de l'histoire.

En savoir plus

- Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Bouquins Robert Laffont, 2003
- Alexandre Dumas, *Pauline*, Gallimard, Folio Classique, 2002
- Alexandre Dumas, *Les compagnons de Jésus*, Phébus, 2006

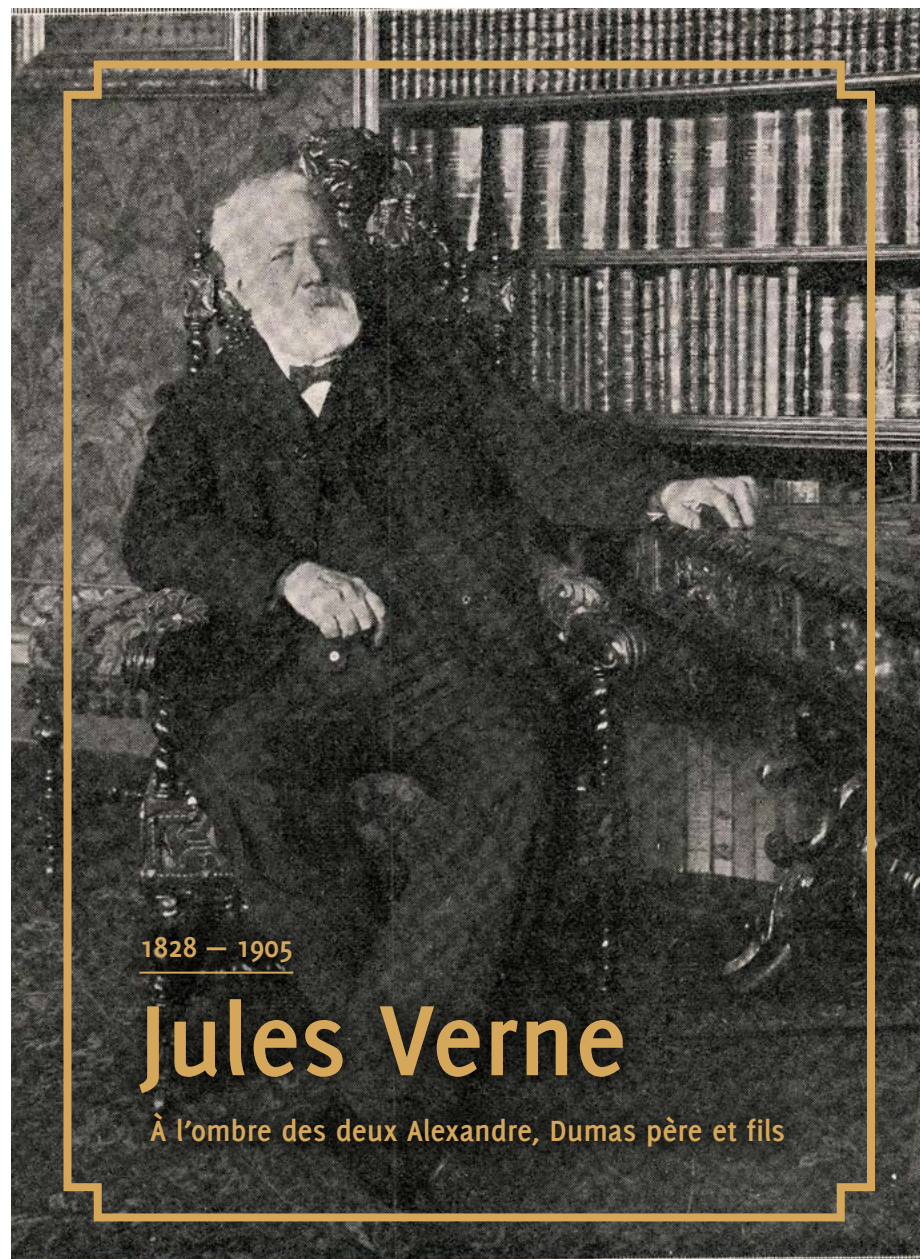


Walter Scott, *Ivanhoe*, traduit par Alexandre Dumas, 1862, © Gallica, BNF

L'image de la forge, que l'on retrouve à plusieurs reprises, symbolise à elle seule le projet romanesque dumasien : Dumas affirme ainsi à nouveau, dans *La San Felice*, vouloir « *souder Tacite à Walter Scott* » (LXXX) ; dans *Les Louves de Machecoul*, il met en scène deux jumelles dont l'une a lu de l'histoire et l'autre des romans, et qui « *avaient fondu le tout ensemble* » (IV) ; il revient encore sur l'empressement des écrivains à imiter Walter Scott, « *la foule se précipit[ant] sur ce minerai* » (*Introduction à nos feuilletons historiques*), pour mieux se démarquer : « *J'ignorais que Dieu avait fait d'Augustin Thierry un mineur et de moi un orfèvre* » (*Mes Mémoires*, CCXXXII).

Isabelle Sifa

docteure en littérature, agrégée en lettres,
secrétaire générale de la Société des Amis
d'Alexandre Dumas



“

À Alexandre Dumas

Je vous dédie ce livre en le dédiant aussi à la mémoire du conteur de génie que fut Alexandre Dumas, votre père. Dans cet ouvrage, j'ai essayé de faire de *Mathias Sandorf* le *Monte-Cristo* des *Voyages extraordinaires*. Je vous prie d'en accepter la dédicace comme un témoignage de ma profonde amitié. »

JV

Réponse de M. Alexandre Dumas

Cher ami,
Je suis très touché de la bonne pensée que vous avez eue de me dédier *Mathias Sandorf* [...]. Vous avez eu raison, dans votre dédicace, d'associer la mémoire du père à l'amitié du fils. Personne n'eût été plus charmé que l'auteur de *Monte-Cristo*, par la lecture de vos fantaisies lumineuses, originales, entraînantes. Il y a entre vous et lui une parenté littéraire si évidente que, littérairement parlant, vous êtes plus son fils que moi. Je vous aime depuis si longtemps, qu'il me va très bien d'être votre frère. »

AD

(préface à *Mathias Sandorf*, Paris : Hetzel, 1885)

Voilà bien un compagnonnage original entre trois écrivains : un père, son fils et au départ un jeune étudiant nantais qui finiront tous les trois des auteurs majeurs de la littérature française.



Mailly, « Alexandre Dumas père », *Le Hanneton* (Paris) 20 juillet 1867 © Bibliothèques d'Amiens Métropole

Jules Verne adolescent lecteur de Dumas père

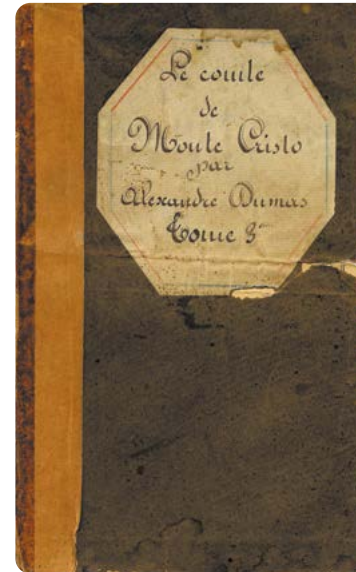
À Nantes, le jeune Jules Verne rêve devant les voiliers amarrés au port. Il lit les robinsonnades de Defoe et Fenimore Cooper. Ce que l'on sait moins c'est qu'il se passionne aussi pour l'œuvre d'Alexandre Dumas père dont les collections amiénoises ont conservé quelques exemplaires d'une édition des années 1840. Jules Verne adolescent en aurait fabriqué les couvertures.

La rencontre avec le « père Dumas »

Jules Verne arrive à Paris en juin 1848 pour y faire des études de droit. Mais le jeune Jules Verne rêve plutôt de carrière littéraire. Il rencontre d'abord Alexandre Dumas fils et commence à fréquenter les salons littéraires. C'est fin 1848-début 1849 que Jules Verne aurait rencontré Dumas père. Celui-ci est au sommet de sa gloire, il est propriétaire de son propre théâtre, le Théâtre Historique. Or Jules Verne pense faire carrière comme auteur dramatique, et il y est encouragé par le « patron » du drame historique français, pas moins. Le 21 février 1849, Verne assiste à la première de *La jeunesse des mousquetaires* en compagnie du maître. Le 12 juin 1850, Dumas reçoit dans son théâtre une comédie en un acte de Verne, *Les pailles rompues*, dont le style doit beaucoup à l'auteur de *La tour de Nesle*.

Selon certains, on trouve une influence continue d'Alexandre Dumas père dans *les Voyages extraordinaires* de Jules Verne. Mais ne faut-il pas y voir un usage par Verne des techniques du roman populaire dont Dumas père avait été le maître incontesté, près de 30 ans auparavant ?

Ce sera fort logiquement que Jules Verne fit partie en 1883 du comité chargé d'élever un monument à la gloire de Dumas père, œuvre de Gustave Doré.



Édition d'un roman de Dumas ayant appartenu à Jules Verne © Bibliothèques d'Amiens Métropole

Mon cher ami ... et même plus qu'ami

(lettre de Jules Verne à Alexandre Dumas fils, 29 avril 1883)

Plus âgé de quatre ans, Alexandre Dumas fils a vite sympathisé avec Jules Verne. Entre les deux, on peut affirmer qu'il a existé une certaine identité de pensée, empreinte de pessimisme. Jules Verne aurait reçu les conseils de Dumas fils pour la rédaction des *Pailles rompues*.

Cette amitié ne s'est jamais démentie au fil des années. C'est d'ailleurs la seule relation amicale que Jules Verne ait entretenue avec un de ses confrères écrivains.

Par la suite, Dumas fils œuvrera, en vain, pour que Jules Verne entre à l'Académie française. Un destin finalement partagé avec Dumas père...

Le conteur de génie que fut votre père...

L'hommage le plus éclatant de Jules Verne à Dumas père (et indirectement au fils) reste *Mathias Sandorf* (1885), histoire bâtie sur le modèle du *Comte de Monte-Cristo*. Verne dédia son roman à Dumas fils en mémoire « du père ». On notera la clairvoyance de la réponse de l'auteur de *La dame aux camélias*...

Bernard Sinouet

responsable de la Maison de Jules Verne



Gédéon, « Alexandre Dumas fils », *Le Monde pour rire* (Paris) 2 mai 1868 © Bibliothèques d'Amiens Métropole

En savoir plus

- Pierre-André Touttain, « Autour d'Alexandre Dumas et Jules Verne », *Bulletin de la Société des amis d'Alexandre Dumas* n° 7 (1978) p. 7-15
- Pierre-André Touttain, « Mathias Sandorf au château de Monte-Cristo », *L'Herne* n° 25 (1974) p. 308-310
- Jean-Pierre Picot, « Le chef-d'œuvre et son double : Le comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas et Mathias Sandorf de Jules Verne », *Bulletin de la Société Jules Verne* n° 108 (1993) p. 41-52

1868 — 1955

Paul Claudel

Sous le signe de la lecture,
une vocation d'écrivain

“

Je me rappellerai toujours cette matinée de juin 1886 où j'achetai cette petite livraison de la Vogue qui contenait le début des *Illuminations*. C'en fut vraiment une pour moi. J'avais la révélation du surnaturel. [...] Rimbaud a exercé sur moi une influence séminale, et je ne vois pas ce que j'aurais pu être si la rencontre de Rimbaud ne m'avait pas donné une impulsion absolument essentielle. »

« Arthur Rimbaud » *Accompagnements, Œuvres en prose*, Éditions Gallimard



Camille CLAUDEL (1864 - 1943), *Paul Claudel à 16 ans*, 1884, crayon de couleur sur papier, H. 43 L. 34 cm © musée Camille Claudel, Nogent-sur-Seine, don de Reine-Marie Paris en 2008 / Yves Bourel

La vie de l'adolescent de dix-huit ans est bouleversée par cette découverte. Des perspectives nouvelles sur le rôle de l'écriture comme outil de la pensée s'ouvrent pour Claudel. « *Les Illuminations m'ont réveillé, révélé, pour ainsi dire, le surnaturel, qui est l'accompagnement continu du naturel.* »

Cette rencontre fondatrice se fait sur un terrain prêt à la recevoir : le refus de la philosophie et de la littérature ambiantes, mais dans le même temps, de son enfance, une initiation à la lecture particulièrement réussie.

À onze ans, sous l'autorité bienveillante d'un professeur, Paul Claudel a découvert des morceaux choisis d'Aristophane, *La Chanson de Roland*, *Le Roman de Renart*, « *enfin des textes qu'on ne lit pas d'habitude aux enfants, et qui nous enthousiasmaient, ma sœur et moi* ».

Grand dévoreur des livres de la riche bibliothèque de la maison familiale de Villeneuve, Claudel lit très jeune les poètes et les tragiques grecs pour lesquels il va conserver toute sa vie la plus grande admiration. Des articles enthousiastes, *l'Iliade*, *Sur l'Odyssée*, *Encore l'Iliade*, témoignent de la permanence de son admiration. D'Eschyle il traduira *les Euménides* et *les Choéphores* qui restent parmi les plus belles traductions du poète grec.

C'est Shakespeare aussi qu'il découvre dans le texte et dont la dramaturgie va rester pour lui le modèle par excellence.



Éventail Souffle des quatre souffles, 1927 intégré plus tard au recueil *Cent phrases pour éventails*, texte : Paul Claudel, aquarelle : Tomita Keisen, Collection Association Camille et Paul Claudel, Maison natale de l'écrivain à Villeneuve-sur-Fère © ACPD

Au-delà des livres, les rencontres parisiennes

Dans les années 1888-1889, Mallarmé, celui que Claudel appelle « *mon vieux maître* » va jouer un rôle déterminant dans le rapport de l'écrivain à l'écriture.

« *C'est l'homme qui m'a appris à me placer devant tout objet offert à mon attention avec cette question : Qu'est-ce que cela veut dire ? Il ne s'agit pas de peindre, il s'agit d'interpréter.* »

Interpréter le monde, c'est déjà ce que Rimbaud lui a soufflé. C'est ce que le jeune auteur qui a trouvé son style va oser avec *Tête d'Or* dès 1889.

Écrire pour comprendre le monde

À cette riche formation initiale il faudrait ajouter les rencontres avec les cultures croisées dans la carrière professionnelle du diplomate.

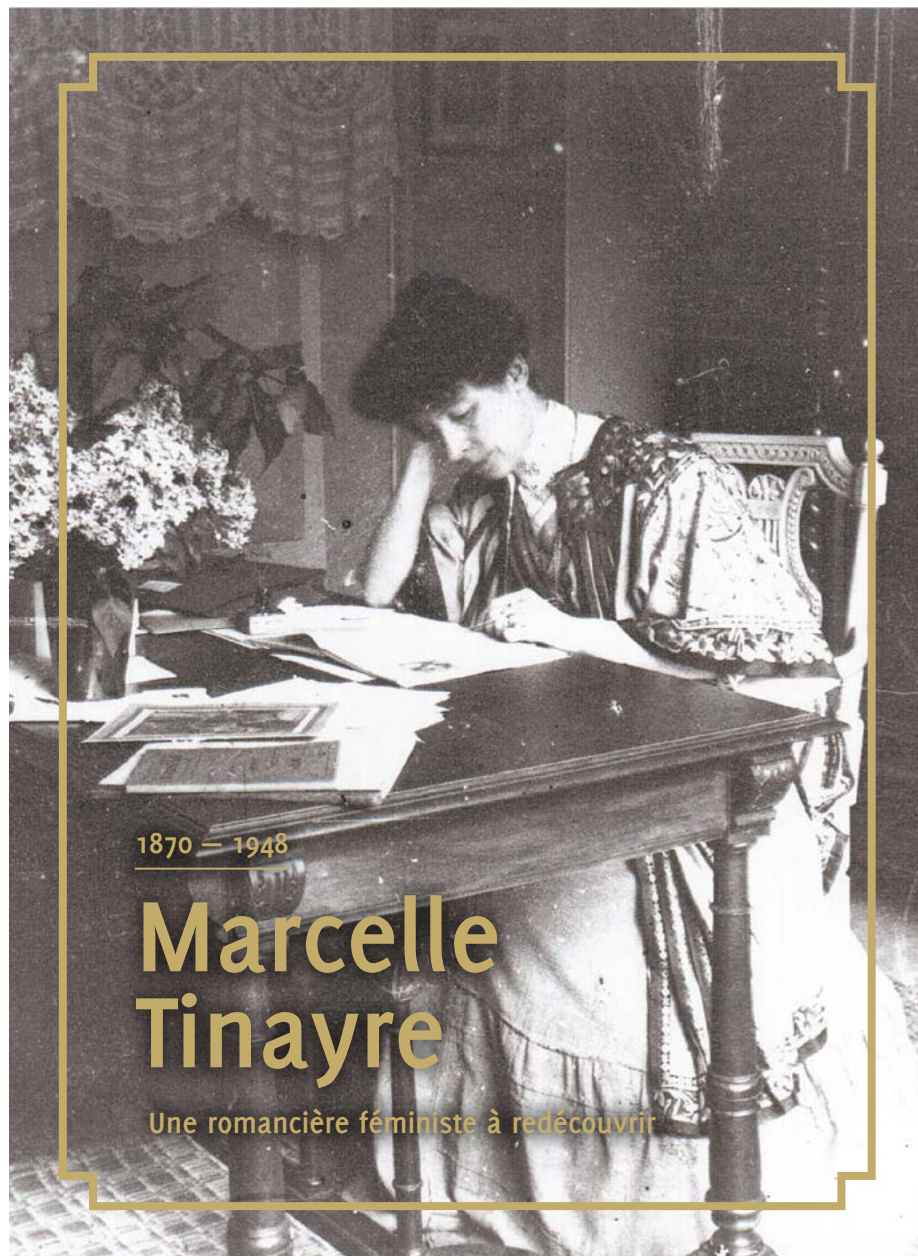
« *J'ai essayé de comprendre tous les pays qui m'étaient amenés du fond du futur, la leçon qu'ils me donnaient [...]* »

Ce lecteur passionné, nourri dès l'enfance par les plus grands écrivains a su trouver sa propre voie, notamment dans son œuvre dramatique qui, jouée de son vivant avec succès, occupe les scènes du monde encore aujourd'hui.

Madeleine Rondin

présidente de l'association Camille et Paul Claudel

- En savoir plus
- Toutes les citations de Paul Claudel sont extraites des *Œuvres complètes*, Collection la Pléiade, Éditions Gallimard
 - Quarante et un entretiens avec Jean Amrouche, *Mémoires improvisés*, Idées/Gallimard
 - www.paul-claudel.net



1870 – 1948

Marcelle Tinayre

Une romancière féministe à redécouvrir

“

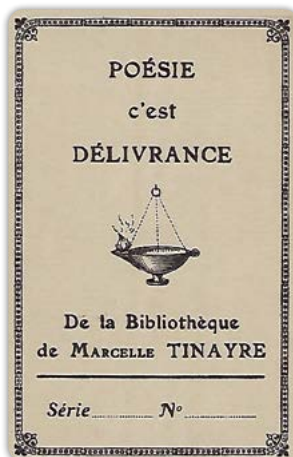
S'il est au monde un ouvrage démodé, c'est ce premier roman de George Sand. Il a cent ans, exactement, et l'on ne paraît pas y songer, en ce temps où l'on célèbre si volontiers les « centenaires ». *Indiana*. Qui donc s'aviserait de lire *Indiana* ? [...] lire *Indiana*, en 1932, autant voyager en calèche, avec une dame coiffée à la girafe sous un énorme chapeau ! Bien que je voyage en auto, comme tout le monde, et que je ne sois pas coiffée comme une arrière-grand-mère, j'ai lu *Indiana*, et je ne le regrette point. Un soir d'automne, à la campagne, au coin du feu qui vous tient compagnie, tandis que le vent fait crier les girouettes et que les oiseaux migrateurs passent dans le ciel noir, au-dessus de la maison perdue parmi les bois, on sent très bien en soi, une âme

romantique qui "revient", car nous sommes tous des logis hantés par les fantômes héréditaires. [...] Son succès fut imprévu, spontané, et l'écrivain le dut à son seul talent [...]. Sainte-Beuve a pu dire que l'immense succès d'*Indiana* tenait à sa « modernité ». Eh oui ! *Indiana*, pour son temps, fut un roman moderne. [...] Avec *Indiana*, un type féminin entre dans la littérature et n'en sortira plus : la femme incomprise, victime éternelle de l'homme et de la société. Flaubert, qui vénérât George Sand, a dû placer *Indiana* sans la nommer dans la bibliothèque d'Emma Bovary. À ce titre, et pour les grâces du style, on peut, sans trop d'effort, relire *Indiana*. »

Marcelle Tinayre, « Le Centenaire d'*Indiana* », 1932, repris dans *La Révolte d'Ève*, éd. Des Femmes – A. Fouque, 2017

De son enfance, Marcelle Tinayre garde des souvenirs de « faim boulimique de lecture » : *Robinson Crusoë*, Perrault illustré par Gustave Doré, Jules Verne, les lettres d'Eugénie de Guérin, le *Magazine des Enfants*, *L'Odyssée*. Durant son adolescence chez un ami de la famille, elle connaît ses premiers émois bibliophiles : « un poète, le premier poète que je voyais. Est-ce que tous les libraires étaient poètes ? Peut-être pas tous, mais vraiment ils avaient un beau métier [...]. Je passais entre des tables couvertes de livres, entre des colonnades de livres empilés, qui sentaient le papier neuf, le carton et la colle ».

Son premier roman, *Avant l'amour* (1896) fait dire à son héroïne : « J'ai revendiqué ma part de bonheur sur la fatalité, sur la misère de ma destinée de femme ».



Ex libris de Marcelle Tinayre pour les livres de sa bibliothèque, collection particulière

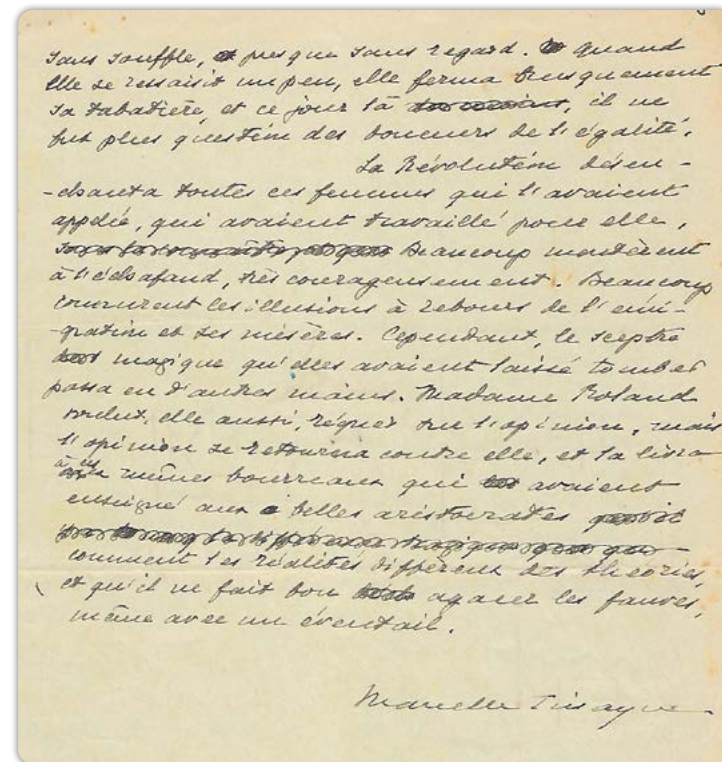
Son second, *L'Oiseau d'orage*, écrit en 1897, ne paraît qu'en 1901 après le succès de deux autres ; sa publication a tardé à cause de son contenu jugé « immoral ». La critique Françoise Benassis note pourtant combien ce roman est celui d'une féministe qui oppose « le vulgaire désir » de l'homme prédateur à « l'infériorité physiologique de la femme » condamnée à porter les conséquences de l'acte d'amour : « la jeune femme devient mère, tandis que l'amant s'éloigne, insoucieux et indifférent ».

La Rebelle (1906) eut ensuite un succès considérable et Marcelle Tinayre devint célèbre. Les femmes en guerre ont beaucoup suscité l'attention depuis quelques années : Tinayre vaut qu'on la suive lors de la Grande Guerre, loin de la lutte des sexes ou de la lutte des classes qui l'attirèrent d'abord, mais au plus près de la lutte des peuples. Après avoir publié en 1915 un très intéressant roman, *La Veillée des armes*, qui décrit l'atmosphère de Paris durant les 48 heures ayant précédé la déclaration de guerre, elle a obtenu l'année suivante une mission pour se rendre sur le front d'Orient et écrire un reportage, *Un été à Salonique*.

Marcelle Tinayre, belle-fille de communarde, cofondatrice du prix *Femina*, l'une des grandes plumes de la Belle Époque : entre George Sand et Simone de Beauvoir, une romancière à redécouvrir...

Alain Quella-Villéger
agrégé d'histoire, docteur ès-lettres

1 *L'Oiseau d'orage*, réédité au Carrelet Éditions, 2016 ;
postface « Belle Époque, féminisme et passion insulaire »,
par A. Quella-Villéger.



Fin d'un manuscrit (« La femme, reine de l'opinion ») et signature de Marcelle Tinayre, collection particulière



Marcelle Tinayre à Salonique durant la 1^{re} guerre mondiale
© Historial de Péronne

- En savoir plus
- Marcelle Tinayre, *La Veillée des armes*, Le départ : août 1914 [1915], Des Femmes – A. Fouque, 2015, préface d'A. Quella-Villéger
 - Marcelle Tinayre, *La Révolte d'Ève*, chroniques réunies par A. Quella-Villéger, préfacées par France Grenaudier-Klijn, Des Femmes – A. Fouque, 2017
 - Marcelle Tinayre, *Notes d'une voyageuse en Turquie* [1909], Turquoise, 2014, préface d'A. Quella-Villéger

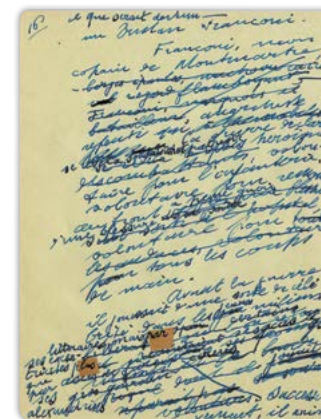
1885 — 1973

Roland Dorgelès

« Sauver de l'oubli, ces infortunés »

“

Pourtant du fond du charnier leur voix s'élève encore et, comme dans les psaumes de la pénitence, crie vers le ciel : « Écoutez-moi ! ». Ils ne demandent ni honneurs inutiles, ni reconnaissance éternelle, mais simplement que nous tendions parfois l'oreille aux chants où ils avaient mis le meilleur d'eux-mêmes. En courant aux frontières ils acceptaient la souffrance et la mort, non l'oubli. »

« Des morts vous parlent », *Bleu Horizon*, p. 158

Feuillet manuscrit pour le chapitre « Des morts vous parlent » (page traitant de Tristan Franconi) de *Bleu horizon*, pages de la Grande Guerre, Bibliothèques d'Amiens Métropole, Ms 2734 B, fol. 16, cliché Bibliothèques d'Amiens Métropole

« Songez que je viens de lire près de cent volumes pour le Prix Goncourt »

Journaliste, écrivain, membre à partir de 1929 de l'Académie Goncourt, dont il devient président en 1953, toutes ses activités conduisent Roland Dorgelès à être un grand lecteur comme il l'explique lui-même à l'écrivain Willy Garcias dans une lettre de 1947 : « Songez que je viens de lire près de cent volumes pour le Prix Goncourt. Et maintenant je dois en lire d'autres pour différents jurys [...] ».

Les lectures et les inspirations littéraires de Roland Dorgelès sont éclectiques et épousent les différentes périodes de sa vie : le montmartrois clamera son admiration à Georges Courteline qu'il n'aura de cesse d'appeler « cher maître », le voyageur insatiable de l'entre-deux guerres se référera à Pierre Loti et le patriote intransigeant prendra pour modèle Maurice Barrès.

Néanmoins si la vie de Dorgelès a été riche, un épisode l'a plus profondément marqué : la Grande Guerre et ses horreurs. De même, pour Roland Dorgelès lecteur, la production des écrivains combattants de 14-18 tient une place à part.

Les trois cercles concentriques de la loyauté de Roland Dorgelès aux morts de la Grande Guerre

L'engagement de Roland Dorgelès en faveur des poilus prend la forme de trois cercles concentriques.

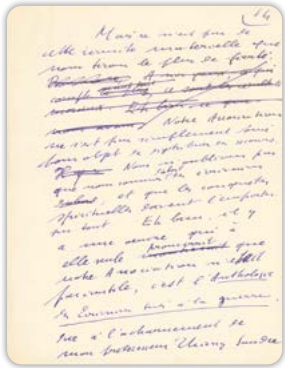
Des livres comme tombeau pour tous les poilus morts aux fronts

Au contraire de certains écrivains combattants sceptiques¹, pour Roland Dorgelès l'hommage officiel rendu par la Nation aux morts de 1914-1918 par l'installation du tombeau du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe est nécessaire ; il n'est cependant pas suffisant.

Les quatre romans de guerre qu'écrivit Dorgelès entre 1917 et 1923 sont ainsi le moyen d'honorer la mémoire des victimes du premier des trois cercles : l'ensemble des soldats disparus. Au gré des pages, Dorgelès redonne vie aux camarades du front. Il le souligne lui-même dans *Bleu horizon*, au détour d'un chapitre dans lequel il rapporte la genèse des *Croix de bois* : « Ils [les camarades tués à la guerre] se mêlaient à mes héros naissants, ils leur donnaient leurs peines, ils leur prêtaient leurs traits, et mes soldats imaginaires me devenaient plus chers ». Ces romans font partie de la catégorie des « livres-tombeaux » qui pour Carine Trévisan ont pour fonction d'« honorer les morts d'un rituel qui leur manquait et [de] leur offrir une sépulture [...] »².

¹ On peut notamment citer Henry Jouvenel qui dans l'avant-propos du Tome I de l'*Anthologie des Écrivains morts à la Guerre 1914-1918* justifie cette entreprise éditoriale par la volonté de « Prolonger leur [celui des écrivains morts à la Grande Guerre] souvenir au lieu de le pétrifier [...] ».

² Carine Trévisan, *Les Fables du deuil, la Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 177.



Feuillet manuscrit de Roland Dorgelès du « Discours prononcé pour les 10 ans de l'AEC », Vente Ader 20 juin 2019, collection particulière

Une œuvre « cathédrale » : L'Anthologie des écrivains morts à la Guerre 1914-1918

La notoriété acquise avec la publication des *Croix de bois* offre la possibilité à Dorgelès non seulement de poursuivre ses hommages aux morts de la guerre dans ses œuvres de fiction, mais aussi de promouvoir directement les œuvres des victimes du deuxième cercle : les écrivains morts à la guerre 1914-1918. Ses efforts pour valoriser la production des écrivains combattants, l'auteur des *Croix de bois* les portera en effet avant tout sur les écrits des soldats morts durant le conflit : « Je soupe à ces camarades qui ce soir lèveraient leur verre en notre honneur si le sort, à leur place, nous avait désignés. »³. Il prend ainsi part à la rédaction de l'*Anthologie des Écrivains morts à la guerre 1914-1918*, œuvre « cathédrale » (Henri Malherbe) dans laquelle sont publiées « les œuvres les plus hautes des écrivains morts à la guerre : poésies, proses mêlées, [...] promesses de génie que la vie n'a pas eu le temps de tenir [...] » (Henry Jouvenel). Roland Dorgelès y rédige la notice biographique de deux auteurs, Adrien Bertrand et Jules-Gérard Jordens, et surtout assume la préface du tome III (paru en 1926).

³ Roland Dorgelès, « Discours prononcé pour les 10 ans de l'AEC », Ader vente du 20 juin 2019, lot 48, collection particulière.

« [...] c'est aux soldats de mon âge, à ceux qui n'ont pour survivre, que quelques pages décousues, quelques poèmes inachevés. »

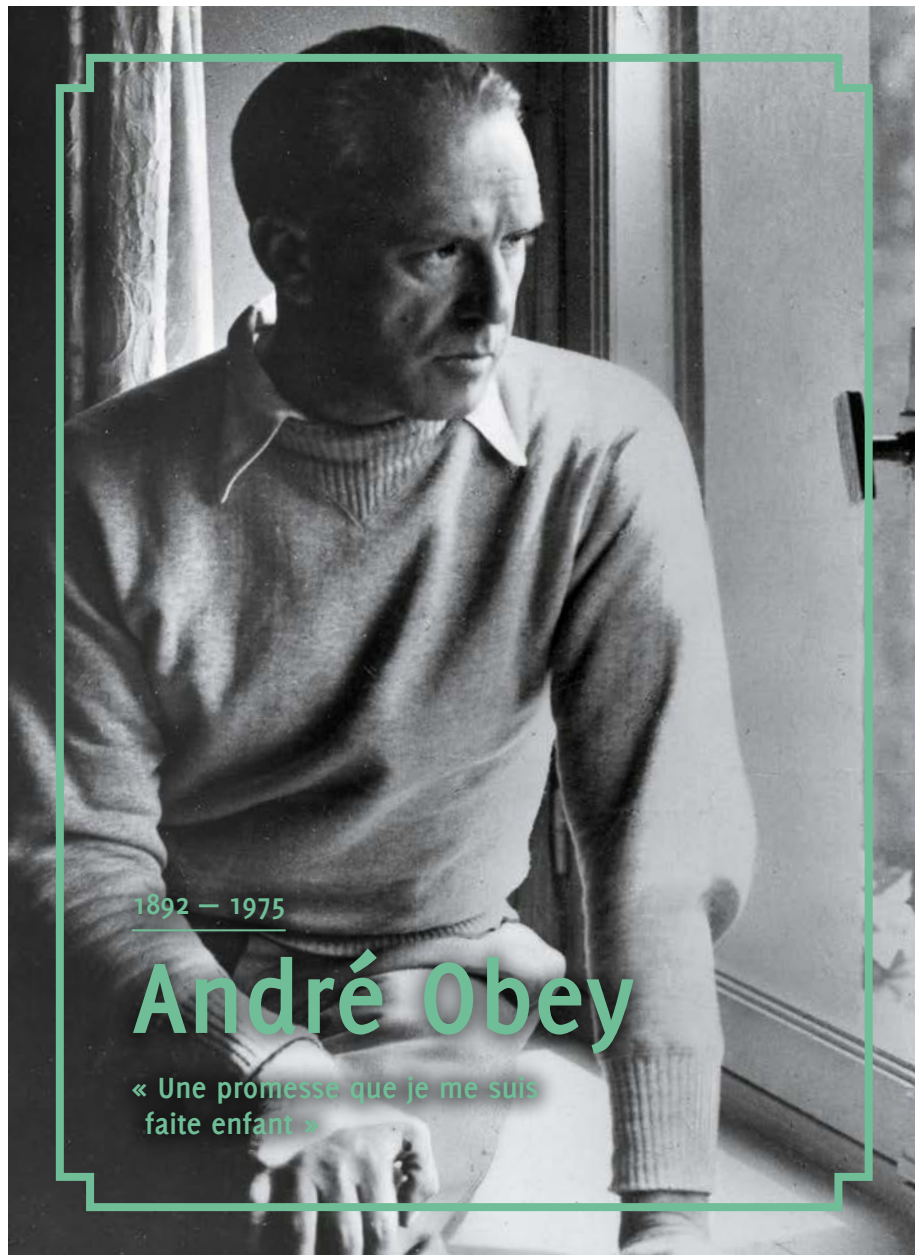
Il y a cependant une divergence importante entre la philosophie générale de l'*Anthologie* qui entend rendre un hommage égal à « [...] tous ceux qui avaient déjà honoré les lettres françaises et ceux qui commençaient à peine, hélas, à suivre la voie de leurs aînés, tous sans distinctions, quelques soient leurs opinions, leurs croyances. » (Léon Bérard) et le souci principal de Roland Dorgelès, honorer avant toute chose ceux qui forment le troisième cercle : ses amis de trente ans qui n'avaient pas encore fait œuvre. Dès la préface du volume III de cette même *Anthologie*, il instaure pour sa part une distinction : « Beaucoup de vos aînés avaient accompli déjà l'essentiel de leur tâche, — Charles Péguy, Louis Codet, Psichari, Émile Despax, Nolly, Müller, noms glorieux et chers, — mais vous qui n'aviez pas encore trente ans, alliez quitter le monde sans y laisser de trace, et c'est moins à eux que je pense, moins sur eux que je pleure, que sur vous, soldats de mon âge, amis de ma jeunesse, dont les noms pour survivre, n'ont souvent que quelques pages dispersés, quelques notes, quelques vers. » Le soin particulier apporté à ces jeunes écrivains relève chez Dorgelès d'un phénomène d'identification : consacré en 1919 par la parution des *Croix de bois*, s'il était mort à la Grande Guerre, il n'aurait lui-même eu que « quelques pages décousues » à présenter à la postérité. C'est pourquoi, poursuivant son obsession et s'éloignant du projet exhaustif de l'*Anthologie* de 1924, il reprend la plume en 1949. Dans un chapitre du recueil *Bleu Horizon* intitulé « Des morts vous parlent », il donne ainsi la parole presque exclusivement aux écrivains combattants morts avant d'avoir écrit une œuvre majeure. L'auteur amiénois y mentionne le nom de 35 écrivains, accompagné pour 21 d'entre-eux d'extraits de leurs rares écrits.

Quelques années plus tard, Roland Dorgelès reprend le texte du chapitre « Des morts vous parlent ». Il allonge la notice biographique de certains auteurs présents dès l'origine tel Jean-Marc Bernard, ajoute la notice d'autres écrivains dans le corps du récit, à l'image de Jean Arbusset, et surtout, en rupture avec ses premiers principes, il débute ce nouvel ouvrage par une cinquantaine de pages dédiés à Charles Péguy et Alain-Fournier. A-t-il ressenti le besoin en 1954 d'honorer la mémoire même des plus illustres, craignant que le temps ne les mette également en danger ? L'ensemble donne naissance au *Tombeau des poètes*, œuvre par laquelle le caporal Dorgelès, devenu septuagénaire, entend « sceller la dalle funéraire » et « fermer la tombe » de ses camarades en parlant une dernière fois d'eux.

Alexandre Leducq
conservateur en charge des manuscrits et imprimés anciens, Service Collection, Beaux-Arts de Paris

En savoir plus

- Tapuscrit corrigé de la main de Dorgelès, reprenant les propos de l'entretien radiophonique qu'a tenu l'écrivain avec le journaliste Jacques Meyer, Ms 2563 C, Bibliothèques d'Amiens-Métropole
- « Discours prononcé pour les 10 ans de l'AEC », Ader vente du 20 juin 2019, lot 48, collection particulière
- Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1919
- Roland Dorgelès, *Bleu horizon*, pages de la Grande Guerre, Paris, Albin Michel, 1949
- Roland Dorgelès, *Tombeau des Poètes 1914 1918*, Jacques Vialetay, Paris, 1954
- *Anthologie des écrivains morts à la guerre 1914-1918*, publ. par l'Association des écrivains combattants, Amiens, E. Malfère, 5 vol. 1924-1926
- Alexandre Leducq, « Dorgelès. Honorer les morts, réparer les survivants. » in *Quadrilobe* n°6, 2019, p. 111-128
- Carine Trévisan, *Les Fables du deuil, la Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 2001



1892 — 1975

André Obey

« Une promesse que je me suis
faite enfant »

“

Comme la plupart de mes pièces, ces *Retrouvailles* sont une promesse que je me suis faite enfant et que mon âge mûr a tenue...

C'était il y a bien longtemps, j'avais quinze ans, j'étais en seconde et je traduais joyeusement (cela me plaisait fort) *l'Odyssée* d'Homère [...] Homère termine son long poème un peu abruptement, sur deux vers qui, si j'ose dire, nous laissent sur notre faim : « *Elle les conduisit dans leur chambre et revint, les laissant au bonheur de retrouver leur couche et ses droits d'autrefois* »... Après être un instant demeuré silencieux, le professeur nous dit, d'une voix que j'entends encore, mais qui n'existe plus qu'au fond de mon oreille : « *Je me demande comment cela s'est passé...* ».

Je me le demandais aussi et tellement que je me fis la promesse d'imaginer la scène plus tard... Et il est certain que je portais la pièce quelque part en moi, qu'elle était « faite » en moi depuis longtemps. Car, quand, en l'écrivant, un petit obstacle m'arrêtait, il me suffisait de me concentrer quelques instants, comme on fait — exactement — quand on veut se rappeler un événement d'un passé lointain qui semble perdu, étouffé par un tas de choses plus récentes et qui ne s'écartent qu'après un long et patient effort. Et alors, tout à coup, la pièce réapparaissait au premier plan et je n'avais plus qu'à m'y remettre... »

Préface aux *Retrouvailles*, 1970



Dessin de Marie-Hélène Dasté pour *Les Retrouvailles*,
Bibliothèque municipale de Douai

Né à Douai, André Obey (1892-1975) y étudie avant de rejoindre l'Université de Lille ; ces années de formation le mettent en contact avec le théâtre classique qu'il lit avec passion ; il s'enthousiasme aussi pour la traduction comme le souligne cette préface. Le théâtre d'André Obey s'inspire abondamment de ces lectures et travaux scolaires, privilégiant les sources antiques aux dramaturges du grand siècle ; si Corneille est revisité dans son *Introduction au Cid* (1940), *Une fille pour du vent* (1951) tient plus de l'*Iphigénie* d'Euripide que de celle de Racine, tout comme ses *Don Juan* sont plus proches de Tirso de Molina que de Molière. Il préfère encore aux auteurs français Shakespeare dont il adapte *Le viol de Lucrèce* (1931), *Henri IV* (1933) et *Richard III* (1934). Le théâtre d'Obey est, pour près de la moitié de sa cinquantaine de pièces, une transposition des textes du passé dans une écriture contemporaine qui embrasse les questions du temps, tout en gardant une forte empreinte classique – dans le recours fréquent aux chœurs par exemple.

Des héros et des humains

À sa culture dramatique, entretenue par une fréquentation assidue des théâtres, il convient d'ajouter une fascination pour les grands textes de l'humanité, d'Homère à la Bible, et leurs grandes figures : Ulysse, Iphigénie, Noé, Moïse, Jésus. Le théâtre d'Obey est marqué par la figure du héros dès 1933 où il crée le premier de ses trois *Don Juan*, avant *Le trompeur de Séville* (1937) et *L'homme de cendres* (1948). Obey fait appel à l'histoire de l'Angleterre revisitée par Shakespeare dans *Henri IV* et *Richard III* et à la légende nationale de Jeanne d'Arc dans *La fenêtre* (1957). De l'histoire contemporaine, il retient la bataille de la Marne à laquelle il consacre une pièce en 1931. Obey dégage ses personnages de postures héroïques pour souligner leur humanité comme dans *Les Retrouvailles* qui « concluent » l'*Odyssée* ; il peut choisir un point de vue décalé pour récrire la légende comme dans *La fenêtre* où l'exécution de Jeanne d'Arc est appréhendée depuis l'intérieur d'une maison rouennaise. Il accorde aussi une place de choix aux personnages secondaires comme le soldat mort d'*Une fille pour du vent*. Toujours, il inscrit ses drames héroïques dans la banalité du quotidien, au risque de l'anachronisme, préférant « la dispersion hagarde de la vie » à « la belle unité du poème » comme le dit Ulysse à Pénélope dans *Les Retrouvailles*.

Un théâtre total

Le travail d'adaptation et/ou de traduction d'Obey l'a conduit vers des œuvres fondatrices comme *Œdipe-roi* (1947) de Sophocle, *L'Orestie* (1955) d'Eschyle ou *La paix* (1967) d'Aristophane mais aussi vers des pièces immédiatement contemporaines comme *La chatte sur un toit brûlant* (1956) de Tennessee Williams ou *Douze hommes en colère* (1958) de Reginald Rose. À travers l'apparent éclectisme de ses références, il célèbre l'unité du théâtre d'Eschyle à son œuvre.

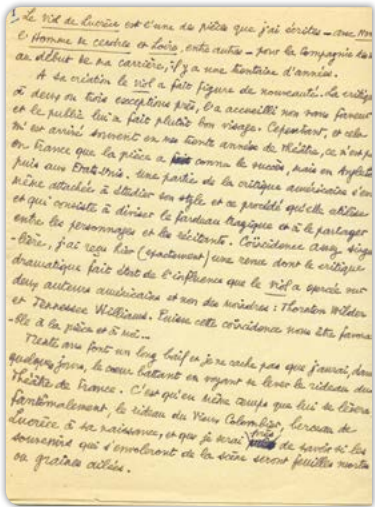
La rencontre avec Jacques Copeau et la Compagnie des Quinze le conduit vers un théâtre populaire. Il revisite avec *Trio* le théâtre de boulevard et ses intrigues amoureuses et renoue avec la tradition des mystères médiévaux dans l'adaptation de la pièce de Martens *Les gueux au paradis* (1945). Dans le souci de rendre le théâtre accessible à tous, ce grand amateur de la scène et de ses effets choisit d'écrire une dizaine de pièces pour la radio qu'il considère comme un art plus que comme un média. Sa passion pour le sport le pousse à mettre en scène en 1941 *Huit cent mètres* au stade Roland-Garros accompagné d'une création musicale d'Arthur Honegger. Manière de renouer avec la passion pour la musique évoquée dans l'un de ses romans, *Le joueur de triangle*, paru en 1928.

Antique ou baroque, classique ou populaire, scénique ou radiophonique, le théâtre vers lequel se tourne André Obey est un théâtre total. Il redit la promesse que s'est faite l'enfant curieux d'explorer les univers dramatiques.

Jean Vilbas
conservateur à la Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore de Douai



Costume d'Elvire pour le
Don Juan (1933) dessiné
par Marie-Hélène Dasté,
Bibliothèque municipale
de Douai



Lettre d'André Obey sur *Le viol de Lucrèce*, Bibliothèque municipale
de Douai

- En savoir plus
- Obey André, *La fenêtre* ; *Les Retrouvailles*, Troyes, À la recherche du théâtre perdu, 1984
 - Obey André, *Jeux olympiques*, Paris, 1924 ; Londres, 1948, Paris, Fluo, 2012
 - Poquet Roland, « André Obey un « honnête homme » saisi par l'écriture dramatique », Nord', vol. 67, no. 1, 2016, pp. 71-88

1893 — 1918

Wilfred Owen

La poésie mise à l'épreuve

“

L'autre jour j'ai lu une biographie de Tennyson, affirmant qu'il était malheureux, même en pleine gloire, riche et dans la sérénité de son foyer. Divine insatisfaction ! Je crois sans peine qu'il n'a jamais connu le bonheur comme j'ai pu le connaître — à une ou deux reprises. Mais pour ce qui est du malheur, a-t-il jamais gelé tout vif avec des hommes morts pour seul réconfort ?

A-t-il jamais entendu les plaintes près de la barre littorale, mais alors pas seulement au crépuscule, pas au son de la cloche vespérale, mais bien à l'aube, à midi, la nuit, en mangeant, en dormant, en marchant, au travail, toujours, toutes proches, les plaintes de la barre, le tonnerre, les sifflements et les gémissements de la barre ? Tennyson, on dirait bien, fut toujours un grand enfant. Je le serais resté aussi, si je n'avais connu Beaumont-Hamel. »

Correspondance, lettre à sa mère, août 1917

Lorsqu'il commente avec ironie les états d'âme d'un de ses grands inspirateurs qui, avec Keats, Shelley, Browning et quelques autres classiques, lui a montré la voie au long d'un parcours tout sauf tracé vers la poésie, le sous-lieutenant Wilfred Owen (1893-1918) est en convalescence dans un hôpital écossais.

En moquant avec gentillesse ce *Crossing the Bar* aux accents sombres et apaisés, composé par Alfred Tennyson en 1889, il affirme une fondamentale prise de distance avec l'univers romantique de ses prédécesseurs tant admirés.

Transcender la souffrance

Car entre-temps, le monde a bien changé. La Grande Guerre, mécanique et meurtrière, fait rage. Engagé dans l'armée britannique, le lieutenant-poète a déjà traversé les horreurs du front de la Somme, à Beaumont-Hamel et ailleurs.

Soufflé par un obus non loin de Saint-Quentin, il souffre d'un sévère syndrome post-traumatique. Mais le dysfonctionnement qui, entre autres, affecte sa parole ne touche en rien son écriture. Bien au contraire, cette période de reconstruction physique va coïncider avec l'essor d'une œuvre forte, brève et intensément originale. Car au fil de certaines rencontres, le tâcheron postromantique, si peu sûr de son talent, va trouver sa voie et sa voix. Pourtant, une origine petite-bourgeoise des plus modestes et un parcours universitaire contrarié l'ont obligé à se bâtir une culture en solitaire.

Virtuose du verbe

Malgré cela, avec une maîtrise et une virtuosité improbables, le jeune poète va utiliser la technique des anciens — il deviendra ainsi l'un des plus fins praticiens de la rime consonantique — et, par la puissance de sa thématique, la richesse de son verbe et une capacité de vision proprement dantesque, il va bouleverser, en une petite cinquantaine de poèmes, le paysage de la poésie anglaise.

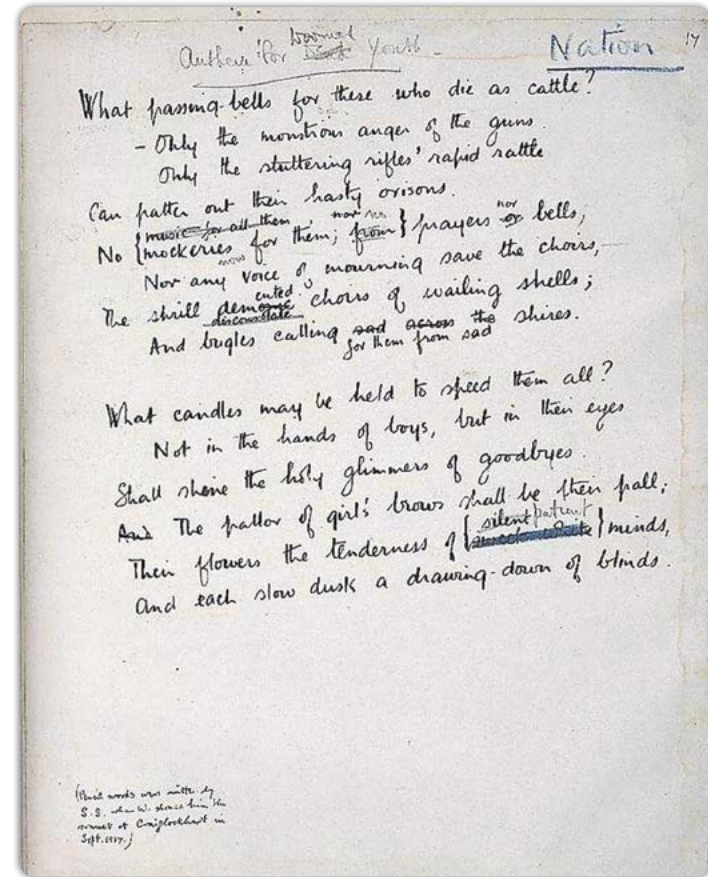
Sans cesse déchiré entre le cri de révolte et le recueillement élégiaque, le chant d'Owen saisit la guerre dans toute son horreur mais, au même moment, transcende le sordide, la critique et l'anecdote pour atteindre une vérité plus haute.

Le poète fauché

Hélas, Wilfred Owen ne vivra pas assez longtemps pour récolter les lauriers que la postérité lui décernera. Rétabli, il retournera en France, auprès de ses hommes au profit desquels il entend jouer le rôle de témoin et d'avocat. Lorsqu'il est fauché sur les berges du canal de la Sambre, dans le village d'Ors, le 4 novembre 1918 — à sept jours de l'Armistice —, il a vingt-cinq ans. De son vivant, seuls cinq poèmes ont été publiés dans la presse. La notoriété viendra plus tard. Éclatante, elle ne s'est jamais démentie depuis.

Xavier Hanotte

écrivain, traducteur, membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique



Manuscrit d'*Anthem for Doomed Youth*, corrigé par Owen et Sassoon, 1917 © The British Library / The Wilfred Owen Literary Estate

En savoir plus

- Wilfred OWEN, *Et chaque lent crépuscule*, poèmes et lettres, traduction et préface de Xavier Hanotte, nouvelle édition augmentée, Bègles, Le Castor Astral, 2012
- Wilfred OWEN, *Selected Letters*, edited by John Bell, Oxford - New York, Oxford University Press, 1985
- Dominic HIBBERD, *Wilfred Owen, a new biography*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2002



1898 — 1976

Henri Martel

« J'étais toujours mal à l'aise d'écrire,
de parler de moi »

“

J'ai écrit mes souvenirs sans prétention littéraire, sans corriger, avec cependant un objectif final : montrer au travers d'une vie d'homme l'évolution des rapports de classe... Nous sommes loin de l'époque de *Germinal* qu'a vécu mon grand-père. »

Autobiographie



Henri Martel occupe plusieurs fonctions, c'est au titre de délégué-mineur qu'il intervient devant les mineurs en grève. Année 1950
© Centre Henri Martel de Documentation et de Recherches de l'Histoire Sociale du Bassin Minier

Écrire sans être un écrivain

Henri Martel ne se considère pas comme un écrivain. Voilà la seule référence à une œuvre littéraire dans son autobiographie.

Pas un écrivain ? Pas un journaliste non plus :

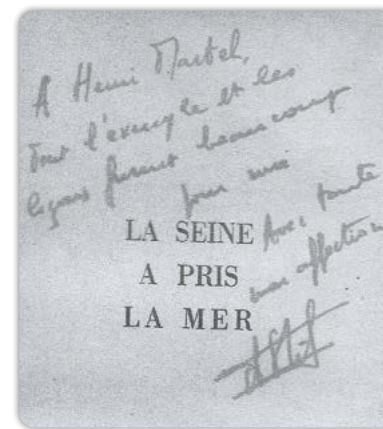
« Journaliste ? Non. Mon peu d'instruction y fait obstacle. » Mais il ajoute :

« J'ai écrit dans la presse corporatiste, nationale, internationale sur les misères du peuple, ses espoirs, ses combats. [...] en direction de l'union des travailleurs, l'ayant appris de nos maîtres en marxisme, de Lénine, de Marcel Cachin, Maurice Thorez, Jacques Duclos, Benoît Frachon qui, par leurs écrits, leurs conseils, leur exemple m'ont convaincu de la puissance qu'est l'union, l'action en tant qu'arme de classe [...]. »

« Enfin, j'ai écrit quelques brochures syndicales.. des études, des propositions de loi, des rapports parlementaires notamment sur la nationalisation des mines, le statut du mineur... ainsi que sur la nationalisation et le statut d'Électricité de France... »

Au travail dès dix ans !

Il redit un peu plus loin sa « conscience d'être primaire d'instruction ». Ce qui s'explique par son enfance qu'il présente rapidement ainsi (il y revient avec plus de détails sous le chapitre « Mes métiers ») : « Avant l'âge de neuf ans, je grapillais pour vendre du charbon sur les terrils. À dix ans, je travaillais dans le bâtiment 12 à 14 heures par jour ; à onze ans, je travaillais de nuit à la verrerie de Denain (la nuit l'inspection du travail ne venait jamais, c'est pourquoi on embauchait avant l'âge de treize ans). Je fus embauché à douze ans et demi en avril 1911 au n°2 des Mines de Dourges. »



Dédicace d'André Stil à Henri Martel pour *La Seine a pris la mer*,
© Centre Henri Martel de Documentation et de Recherches de
l'Histoire Sociale du Bassin Minier

Un autodidacte grand lecteur

Pas un écrivain donc ; c'est nous qui à la lecture de son autobiographie lui donnons ce statut d'écrivain.

Pas de références de lectures à part *Germinal*.

Mais un témoignage : celui de Paulette Deblock qui lui a succédé à la mairie de Sin-le-Noble et préface l'autobiographie :

« Henri Martel était un autodidacte, tous les jours — sans exception — jusqu'aux derniers jours avant sa mort, il lisait des ouvrages et des journaux politiques, mais aussi les poètes, les philosophes. [...] Chaque soir en rentrant de la Mairie ou de l'Assemblée Nationale, il troquait ses vêtements de ville contre un pantalon de toile bleue, une casquette, de gros sabots de bois, s'occupait de son canari, allait rendre visite à ses fleurs si le temps et l'heure le permettaient, puis dînait de quelques tartines de pain beurré dans un grand bol de lait, d'un fruit, et il se mettait au travail jusque tard dans la nuit car il dormait peu. Il lisait et il écrivait. Il notait les événements de la journée, ses impressions et ses commentaires... »

Sa bibliothèque — sans doute partagée à sa mort mais conservée pour l'essentiel dans le modeste chalet qu'il habitait — montre une grande diversité de lectures : des œuvres historiques et politiques : Lénine, Thorez, Duclos mais aussi Trotsky, De Gaulle, Simone Weil... Poincaré *Science et Méthode*, Zola *Germinal* donc, et Hugo *les Misérables*, Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Molière, Balzac, La Fontaine mais aussi Péguy, Tolstoï, Lermontov, Poe, Aragon bien sûr (*Les communistes*) et André Stil à qui il pensait sans doute quand, dans son autobiographie, il précise « J'ai écrit dans des revues mais aussi pour des livres que préparaient des écrivains populaires », comme en témoignent les nombreuses dédicaces de l'auteur.

La lecture de l'autobiographie c'est le style simple, direct, la voix d'un militant, d'un homme qui, même à l'Assemblée ou quand peu après la Libération il a été « le troisième personnage de la République Française après le Président de la République et le Président de l'Assemblée Nationale », est resté toute sa vie le délégué mineur.

Thérèse Pernot

membre de l'Association Henri Martel,
Centre de documentation et de recherches
de l'histoire sociale du bassin minier

En savoir plus

- Pierre OUTTERVCK, Henri Martel un mineur syndicaliste élu du Peuple, ed Association CRIS Geai Bleu Éditions, 2016
- Florimond BONTE, Le chemin de l'honneur, Éditions Sociales 1970
- Centre des Archives du Monde du Travail, 78 Boulevard du Général Leclerc, 95057 ROUBAIX cedex 1



La bibliothèque d'Henri Martel, © Centre Henri Martel de Documentation et de Recherches de l'Histoire Sociale du Bassin Minier

1903 — 1987

Marguerite Yourcenar

Éloge de la lecture

“

Je voudrais consigner ici [le souvenir] d'un miracle banal, progressif, dont on ne se rend compte qu'après qu'il a eu lieu : la découverte de la lecture. Le jour où les quelque vingt-six signes de l'alphabet ont cessé d'être des traits incompréhensibles, pas même beaux, alignés sur fond blanc, arbitrairement groupés, et dont chacun désormais constitue une porte d'entrée, donne sur d'autres siècles, d'autres pays, des multitudes d'êtres plus nombreux que nous n'en rencontrerons jamais dans la vie, parfois une idée qui changera les nôtres, une notion qui nous rendra un peu meilleurs, ou du moins un peu moins ignorants qu'hier. Je n'eus jamais de livres d'enfants. Les tomes roses et dorés de Mme de Ségur me semblaient pleins de sottise et même de bassesse : des histoires racontées par un adulte qui calomniait et abêtissait les enfants.

Jules Verne m'ennuyait ; il ne plaisait peut-être qu'aux petits garçons. *Blanche Neige*, *La Belle au bois dormant*, *La Petite Marchande d'allumettes* m'enchantèrent, mais je les savais par cœur avant d'avoir appris à lire. Je ne les séparais pas d'une ferme voix d'homme, ou d'une voix grave et douce de jeune femme. Je connus bientôt grâce à mon père de nombreux « classiques » ; j'allais effleurer toute la littérature française et une partie au moins de la littérature anglaise entre sept et dix-huit ans. J'allais apprendre aussi assez de latin et de grec pour remonter plus haut. Les sceptiques diront que les lectures précoces sont inutiles, puisque l'enfant lit sans comprendre, au moins durant ses premières années ; j'atteste au contraire qu'il comprend certaines choses, sait vaguement qu'il en comprendra d'autres plus tard, et que les instructions reçues de la sorte sont indélébiles. »

Marguerite Yourcenar, *Quoi ? L'éternité*, Gallimard, 1988.

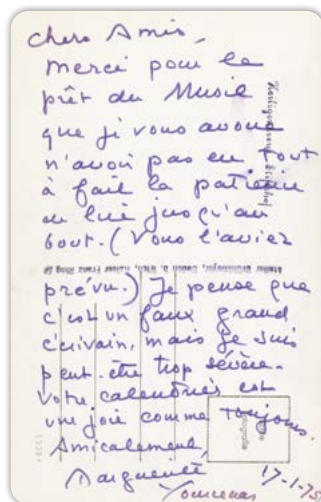
Dans *Quoi ? L'Éternité*, le tome posthume de sa trilogie familiale, Marguerite Yourcenar se souvient avec émotion de ses premières lectures fondatrices. Élevée par un père amoureux des livres, elle découvre très tôt les grands classiques de la littérature européenne, de Shakespeare à Chateaubriand en passant par Ibsen et Romain Rolland. À huit ans, elle achète avec son argent de poche, *Les Oiseaux* d'Aristophane et savoure, sans vraiment les comprendre, les vers graves et mélodieux de la *Phèdre* de Racine. Grande lectrice précoce, elle mêle, tout au long de sa vie, lectures et écriture, les unes nourrissant l'autre, comme en témoigne sa passion pour la traduction considérée par Yourcenar comme l'hommage d'une lectrice fascinée aux grands écrivains qu'elle admire : Virginia Woolf, Henry James, Constantin Cavafy, Yukio Mishima, Hortense Flexner...

Lecteur, mon semblable, mon frère...

Pour la première femme élue, en 1980, à l'Académie française, la lecture représente non seulement une fenêtre ouverte à tous les horizons du monde et de l'histoire ; c'est également un moyen d'introspection et de connaissance de l'Autre, un soutien moral et un dialogue intime entre l'auteur et son lecteur : « Il y a des livres qui sont l'équivalent d'une piqûre de courage, d'autres d'une piqûre de tranquillité¹ ». Devenue une écrivaine célèbre, l'autrice de *Mémoires d'Hadrien* (1951) et de *L'Œuvre au Noir* (1968), répondait volontiers à ses lecteurs du monde entier dont certains sont devenus des amis. Dans une lettre inédite à une lectrice inconnue, elle confie, en 1976 : « Que je sois devenue aussi, pour certains, dont vous êtes, l'auteur de livres qui aident, est une grâce ou un bonheur auquel je ne m'habitue pas.² »

¹ *Radioscopie* de Jacques Chancel, Éditions du Rocher/France Inter, 1999, p. 55.

² Lettre inédite à Martine Petit, 1^{er} mai 1976, Fonds Bernier-Yourcenar, Archives départementales du Nord.



Lectrice peu sensible au grand écrivain autrichien Robert Musil (1880-1942). Carte postale à M. et Mme Franz Karban, 17 janvier 1975, Fonds Bernier-Yourcenar / Archives départementales du Nord.

Le Lecteur idéal

En 1979, elle décrit au micro de Jacques Chancel, dans l'émission *Radioscopie*, sur France Inter, « son » lecteur idéal, véritable autoportrait dévoilant son propre rapport à la lecture : « Le lecteur idéal est d'abord quelqu'un qui lit et relit. Qui s'intéresse assez à un livre pour le parcourir avec attention, en cherchant à chaque fois des points de vue différents, ou des détails qui lui avaient échappé. Il est ensuite ce lecteur qui lit, non pas seulement pour s'identifier – selon cet horrible jargon de la psychologie moderne – mais au contraire pour s'élargir, entrer dans d'autres vies, d'autres domaines. Pour en savoir, en comprendre, et peut-être en aimer un peu plus...³ »

Achmy Halley

chef de projet Vie & Patrimoines littéraires à la Direction Sports et Culture du Département du Nord

³ *Radioscopie* de Jacques Chancel, Éditions du Rocher/France Inter, 1999, p. 118.

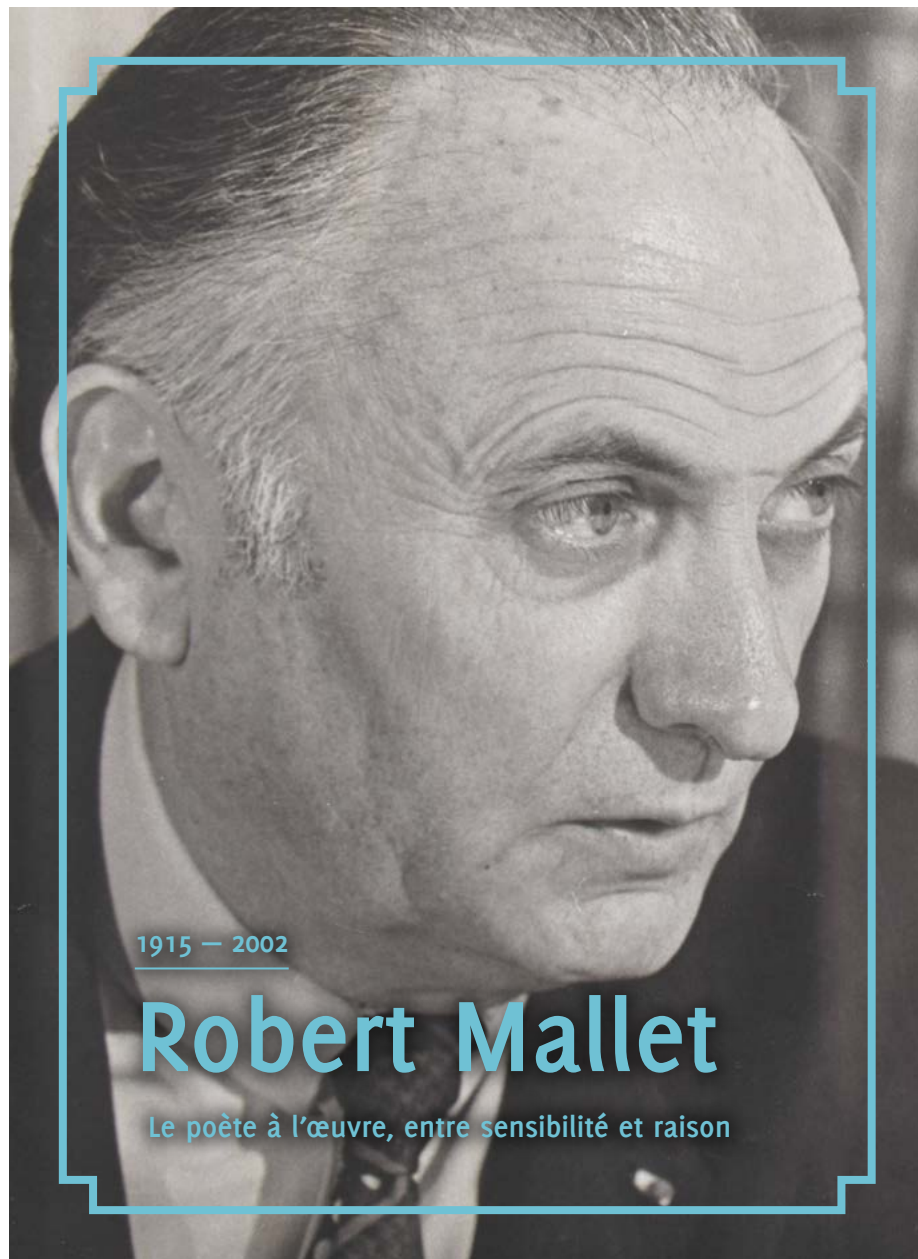


« Une adolescente passionnée par la lecture », dessin de Bastien Quignon extrait de *Marguerite du Mont-Noir* par Achmy Halley, Département du Nord, 2017.

En savoir plus

- Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Le Livre de Poche, 1981.
- Marguerite Yourcenar, *Portrait d'une voix* (entretiens 1952-1987), Gallimard, 2002.
- Bruno Blanckeman [dir.], *Dictionnaire Marguerite Yourcenar*, Honoré Champion, 2017.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU NORD / LILLE
VILLA MARGUERITE YOURCENAR / SAINT-JANS-CAPPEL
MUSÉE MARGUERITE YOURCENAR / SAINT-JANS-CAPPEL



1915 — 2002

Robert Mallet

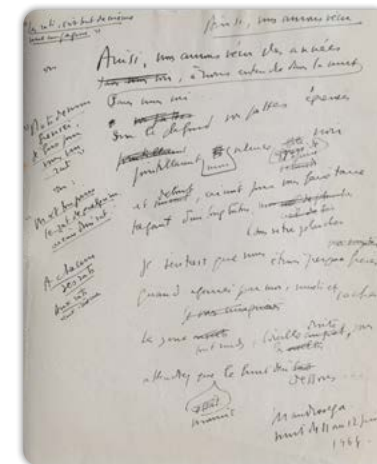
Le poète à l'œuvre, entre sensibilité et raison

“

Le goût de la poésie que j'ai eu tout enfant, sans savoir d'ailleurs, lors de mes premiers balbutiements en langage rythmé, que je faisais de la poésie, ce goût ne m'a pas été donné par esprit d'imitation ou d'émulation après des lectures ; je l'ai eu tout naturellement, mais en même temps, j'ai toujours eu le sens des choses concrètes et des réalisations.

Dès l'âge de six ans, j'ai pu matérialiser mon attirance pour les fleurs et le travail des sèves en me faisant octroyer par mon père un petit bout de terrain près de la maison familiale pour le transformer en un jardin qui m'était personnel. Là, j'étais le maître de mes plantations. »

Robert Mallet, extrait d'une conférence donnée à l'Académie de Versailles le 8 juin 1988



« Ainsi nous avons vécu », issu du recueil intitulé *La rose en ses remous* / Fonds Robert Mallet, Bibliothèque universitaire de l'UPJV



Robert Mallet et Léopold Sédar Senghor / Fonds Robert Mallet - Bibliothèque universitaire de l'UPJV

Dans cette conférence faite au soir de sa vie, Robert Mallet affirme que chez lui le goût de la poésie est inné. Il ne le dissocie pas de son goût pour l'organisation et pour l'administration, qu'il a déployé avec bonheur dans la deuxième partie de sa vie, quand il fut recteur à Amiens et à Paris. Ce texte révèle aussi sa passion pour les jardins, qu'il a gardée tout au long de sa vie, et qui transparaît dans les images qu'il affectionne, celles de l'arbre, de la graine, de la sève.

Cependant les influences qu'il a subies successivement ont modelé ce goût qu'il possédait déjà. Les lieux où il est né et où il a grandi, les personnalités qu'il a rencontrées, les situations dans lesquelles il a dû s'engager, tout cela a orienté sa poésie et son action.

Traditions

Sa famille, le terroir picard et ses coutumes l'ont profondément marqué. Comme son père, il admirait profondément le poète picardisant Édouard David, chantre de Saint-Leu et de la cathédrale. Il aimait les paysages picards, preuve entre mille cette évocation de la falaise d'Ault :

« *Bandeau clair au front blessé des nuages
Bouclier de neige
Où se confondent
l'onde des blés et l'écume des ondes* ».

(dans *Amour mot de passe*)

La caricature de Paul Léautaud et la photographie de Robert Mallet aux côtés du président Léopold Sédar Senghor, prise dans les années 1970, illustrent les rapports étroits qu'il entretenait avec les milieux littéraires.



Caricature de Paul Léautaud / Fonds Robert Mallet - Bibliothèque universitaire de l'UPJV

Expérience de la guerre et découverte de la poésie

Ensuite, l'expérience de la guerre l'a meurtri et l'a fait réfléchir. Gravement blessé au combat et sur le point de perdre la vue, il découvre alors à l'hôpital la poésie de Francis Jammes :

« *Francis Jammes me faisait franchir les murailles... je voyais courir le lièvre, j'entendais le bourdonnement de l'abeille, je sentais la terre mouillée après l'orage... j'étais en pleine nature avec lui.* »

(Propos recueillis par Anne Pimont dans *Lire Robert Mallet*)

La pratique de la littérature

Après la guerre, les rencontres qu'il fait à Paris sont déterminantes dans le milieu de l'édition et de la radiodiffusion. Il est notamment en contact avec Paul Valéry, dont le fils François avait été son condisciple au lycée. Et également Claudel, Gide, etc. Et c'est Robert Mallet qui, par ses *Entretiens*, rend célèbre du jour au lendemain Paul Léautaud, secrétaire au Mercure de France. Son intérêt pour la poésie contemporaine se manifeste par le fait qu'il dirige chez Gallimard la collection « La Bibliothèque Idéale » et « Jeune Poésie NRF ». Par ailleurs, sa passion pour Apollinaire éclate dans les *Entretiens* sus cités :

« *R.M. — C'est en somme vous qui avez révélé "La chanson du mal-aimé" ?*

P.L. — Oui. Du reste, dans le recueil, elle m'est dédiée... (Oui, j'ai été) transporté par ce poème où il y a du bohémianisme, de l'étrangeté...

R.M. — Et en même temps du réalisme...

P.L. — Oui, et beaucoup d'équivoque :

Un soir de demi-brume à Londres

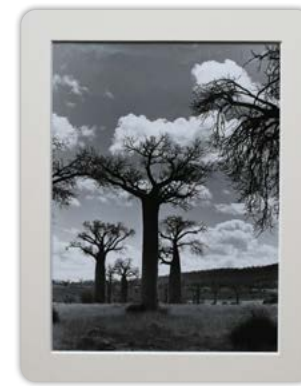
Un voyou qui ressemblait à

Mon amour vint à ma rencontre »

Cette fréquentation intime des écrivains et surtout des poètes l'a amené comme critique à composer des essais dont la valeur est unanimement reconnue, notamment ses travaux sur Claudel et Gide et leur correspondance annotée. Et cette fréquentation forme aussi sa propre pensée et son style qui s'éloigne désormais de celui de Jammes et se rapproche plutôt de celui de Valéry et de Mallarmé.

En savoir plus

- Anne Pimont, *Lire Robert Mallet*, CRDP 2001
- Sous la direction de Bruno Poucet, *Robert Mallet, poète, recteur et homme d'engagements*, Encre 2017, p.169 à 209 (articles de Prisca Hazebrouck, Monique Crampon, Jean-François Cocquet, Jacques Lardoux, Jean-Jacques Becquet et Jacques Darras)
- Jacqueline Piatier, « Vingt-mille pages sous un homme » dans *Le Monde*, 5 décembre 1975, p.23



Madagascar, arbres, 1959-1964 / Fonds Robert Mallet - Bibliothèque universitaire de l'UPJV

Les photographies de Madagascar, prises par Robert Mallet lui-même, sont emblématiques de l'influence qu'a eu son séjour dans l'île pour son inspiration poétique.

Enseignement de la littérature et militantisme humaniste et « prospectif »

Les aléas de la vie le poussent à se tourner vers la carrière universitaire exercée à l'étranger. Il devient professeur de littérature française à Madagascar, y fonde la faculté des Lettres et s'enthousiasme pour la Grande île, en même temps qu'il est sensible aux malheurs des défavorisés. Il s'engage aussi pour la francophonie et milite au sein du MURS, Mouvement universel pour la responsabilité scientifique. Son combat est désormais celui de la Vie. Selon lui, l'homme doit lutter pour la « patrie de la Vie », maxime qu'il formule souvent et qui le rapproche de Léautaud.

Ainsi, par sa création littéraire et dans les engagements de sa vie, il n'a cessé de vibrer au rythme du monde. Mais il désirait, aussi vivement, transmettre les valeurs d'humanité et de responsabilité.

Monique Crampon
professeur des Universités (UPJV) en retraite

1935 -

Pierre Dhainaut

Aux amis des poèmes

“

Pourquoi écrivons-nous et d'abord pour qui ? En plein travail, je ne me pose pas de questions de ce genre : si j'écris un poème, c'est parce qu'il le faut, je me dois de lui consacrer toutes mes forces afin qu'il naisse et grandisse. Je m'interroge sur la pertinence d'un groupe de syllabes, leur sens, leur valeur sonore, leur place dans un vers : je ne cherche pas à savoir si l'on peut m'entendre, je suis au service du poème, seules importent ses exigences. Jamais je n'ai pensé à un public. Pourtant les doutes sont si nombreux, si intenses, liés à l'activité même d'écrire, que je lève bien souvent la tête, j'ai besoin d'espérer qu'il existera un lecteur pour les apaiser. N'en viendrait-il aucun, j'écirais malgré tout. Je ne le fais pas en vue d'un bénéfice personnel, je ne publie un recueil de poèmes que si je le considère non pas achevé mais prêt à mener sa vie propre. Ce lecteur que je souhaite est libre. Il n'a pas à expliquer un texte, il n'a pas à le discuter, il est à l'écoute de ce qui l'éveille, de ce qui approfondit sa parole personnelle. Et de tout un livre il ne garde en mémoire, en résonance, que quelques mots, voilà ce qui me semble la plus belle des justifications : peut-être l'aideront-ils dans des circonstances éprouvantes. Il fera, ce lecteur, comme je le fais toujours, avec les auteurs que j'aime : leur présence traverse les langues et les générations. Elle féconde les vocations comme elle les ranime. Elle ne cesse pas de se renouveler. La poésie s'incarne ainsi.

Le premier de ces auteurs à m'avoir aidé, comment ne le ferait-il pas encore ? Hugo, lu alors que je n'étais qu'un élève de cinquième, je continue de le découvrir. Il suffit que je me récite quelques-uns de ses vers (j'en connais encore de nombreux par cœur) pour constater combien la plupart de nos conduites et de nos œuvres sont étroites, mesquines. La poésie, dit-il, est cette force en nous qui n'accepte rien d'acquis, qui demande à croître sans cesse. Et c'est ce que me rappellent tous les poètes dont la fréquentation m'importe, chacun selon sa voix singulière, dans la ferveur ou la fureur qui sont du reste inséparables : Li Po, Bashō, Issa, Hölderlin, Novalis, Nerval, Rimbaud, Apollinaire, Rilke, Yeats, Tzara, Michaux, Paz, et Jean Malrieu et Yves Bonnefoy, tous vivants, aucun de ceux-là ne m'a déçu, au contraire, et tant d'autres, plus jeunes que moi, qui ont pris le relais, dont les livres sont toujours à portée de main. Leurs mots sont nécessaires, qu'ils chantent ou qu'ils crient, ils ouvrent dans la nuit même, dans le silence, des passages, ils obligent à respirer moins mal. J'écris, s'il m'est permis de répondre à la fameuse question, pour m'adresser au lecteur inconnu. Et il arrive que la rencontre ait lieu. Seuls, nous ne sommes pas seuls avec les poèmes. »

Texte de Pierre Dhainaut écrit spécialement pour le Festival Résonances 2020



Bibliothèque de Pierre Dhainaut,
© Jean-Marie Dautel pour la bibliothèque municipale de Lille

Pierre Dhainaut est né à Lille le 13 octobre 1935. Fils d'instituteurs, il passe son enfance et son adolescence dans la ville ouvrière d'Armentières. En classe de cinquième, son professeur de français lui fait connaître Victor Hugo et la poésie. Après avoir rencontré Jacqueline, qui deviendra son épouse, il s'installe en 1957 à Dunkerque où, agrégé de lettres modernes, il a enseigné et où il vit toujours. Ensemble, ils ont eu deux enfants : Bertrand et Gilles.

D'abord proche du surréalisme, Pierre Dhainaut va progressivement s'orienter dans une voie plus singulière, marquée par les influences inaugurales de deux rencontres : Jean Malrieu dans les années soixante, l'ami dont à plusieurs reprises il a édité l'œuvre posthume, puis Bernard Noël dans les années soixante-dix. À ces deux poètes, il consacrera études et articles critiques, ainsi qu'à Octavio Paz, Jean-Claude Renard et Yves Bonnefoy dont les œuvres l'ont marqué.



Dhainaut, Pierre; Lacomblez, Régis
Une école des rivages, avril-mai 2007, Exemple 1/81, signé
DH-MA8-119, © Jean-Marie Dautel pour la bibliothèque municipale de Lille

L'œuvre de Pierre Dhainaut s'ouvre en 1969 avec *Le Poème commencé* publié au Mercure de France. En cinquante ans, elle s'est enrichie de plus de trente recueils, sans compter les nombreux textes en revues, les préfaces d'éditions et les études et critiques en catalogues ou ouvrages collectifs. Singulièrement, sa première anthologie, *Le Don des souffles*, publié en 1991 aux éditions Rougerie, ne contient que des poèmes postérieurs aux crises traversées après le surréalisme. On y trouve les thèmes fondamentaux de son œuvre : le souffle, la présence au monde, l'offrande ; thèmes qu'il ne cessera de creuser et d'approfondir par la suite à travers une écriture parfois ample, parfois fragmentaire, proche du haïku. Avec l'emploi fréquent de la forme interrogative, l'œuvre se présente dans une sobriété qui n'est jamais un repli, mais une invitation aux questions de seuil, de passage, de quête de soi, d'attention aux autres et d'accord avec le monde. Aux thèmes souvent abordés, le vent, la mer, l'air, la voix, la respiration, il faut y adjoindre ces dernières années ceux de l'enfance, des enfants et de la mémoire.



Dhainaut, Pierre; Raviolo, Isabelle
Appels, juin, août 2011, Exemple 1/8, signé
DH-MA8-6, © Jean-Marie Dautel pour la bibliothèque municipale de Lille



Dhainaut, Pierre; Alloy, Marie
En toute voix une autre voix, Collection « Éclats fugitifs »,
octobre 2012, Exemple 2/4, signé
DH-MA8-120,
© Jean-Marie Dautel pour la bibliothèque municipale de Lille

Il a obtenu de nombreux prix dont le Prix de la ville de Lille en 1991, et le prix Guillaume-Apollinaire en 2016 pour l'ensemble de son œuvre et à l'occasion de la parution de son recueil *Voix entre Voix* aux éditions L'herbe qui tremble.

En 1977, Pierre Dhainaut collabore avec Marc Pessin, ensemble ils réalisent une série de livres et de manuscrits illustrés. Son intérêt pour les artistes créateurs de formes (il s'est, par exemple, beaucoup intéressé à l'art brut et aux arts premiers) se vit sous la forme d'échanges. Ainsi, depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, il collabore avec de nombreux peintres et graveurs dans la production de livres et manuscrits. Dans des formes souvent modestes (le nombre d'exemplaires est limité), la poésie de Pierre Dhainaut y trouve matière à échanges et connivences qui résonnent avec le reste de son œuvre. Une grande partie de cette production est aujourd'hui consultable à la bibliothèque municipale de Lille et fera l'objet d'une importante exposition en 2021.

En plus de la centaine de livres d'artistes et des cent cinquante éditions d'ouvrages de Pierre Dhainaut que possède la bibliothèque municipale de Lille, un fonds Pierre Dhainaut a été constitué par deux importantes donations de l'auteur en 2004 et 2015, suivies d'une troisième prévue en 2020. Ce fonds remarquable et très complet se compose aujourd'hui de :

- 16 cartons de correspondances en provenance des maisons d'édition, de la famille, d'amis ou d'auteurs comme Jean Malrieu ou Octavio Paz ;
 - 36 « dossiers d'œuvres » contenant les brouillons, manuscrits et tapuscrits d'œuvres et textes publiés, auxquels s'ajoutent parfois réalisations graphiques, collages ou gravures à l'eau-forte ;
 - et près de 300 manuscrits et livres d'artistes, un ensemble quasi-complet de son abondante production de la fin des années soixante-dix avec Marc Pessin et, dans les années quatre-vingt-dix et deux mille, en compagnie de nombreux artistes graphiques comme Youl, Régis Lacomblez, Chan Ky-Yut, Jean-Pierre Thomas, Isabelle Raviolo, Marie Alloy, Jacques Clauzel, ou encore Thierry Lambert.
- Par son ampleur et la richesse des documents, le fonds Pierre Dhainaut est le plus important fonds littéraire de la bibliothèque municipale de Lille. Il permet au chercheur d'étudier la démarche d'écriture du poète et à tout amateur de découvrir la beauté et le souffle de ses manuscrits et livres d'artistes.

Jean-Jacques Vandewalle
conservateur en charge du service Patrimoine
à la bibliothèque municipale de Lille

- En savoir plus
- Pierre Dhainaut, *Dans la lumière inachevée*, Mercure de France, Paris, 1996
 - Pierre Dhainaut, *Un art des passages*, L'herbe qui tremble, Paris, 2017
 - Pierre Dhainaut, *Et même le versant nord*, collection « Les Cahiers d'Arfuyen », Arfuyen, Paris-Orbey, 2018
 - Sabine Dewulf, *Pierre Dhainaut*, collection « Présence de la poésie », Éditions des Vanneaux, Montreuil-sur-Brèche, 2008

Maisons et lieux d'écrivain en Hauts-de-France

Jean Calvin

MUSÉE JEAN CALVIN

Musée de France
6 place Aristide Briand, 60400 Noyon
03 44 44 03 59
accueil.musees@noyon.fr
www.ville-noyon.fr/Les-musees-de-Noyon,75-.html

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE JEAN CALVIN

6 place Aristide Briand, 60400 Noyon
03 44 44 03 59
asso.amis.museecalvinnoyon@gmail.com
www.ffsam.org/sam/amis-du-musee-calvin

Jean de La Fontaine

MUSÉE JEAN DE LA FONTAINE

Musée de France & Maison des Illustres
12 rue Jean de La Fontaine, 02400 Château-Thierry
03 23 69 05 60
accueil-musee@ville-chateau-thierry.fr
www.museejeandelafontaine.fr

ASSOCIATION POUR LE MUSÉE JEAN DE LA FONTAINE

asso.jdlf@gmail.com

Jean Racine

MUSÉE JEAN RACINE

Maison des Illustres
2 rue des Bouchers, 02460 La Ferté Milon
03 23 96 77 77
www.museejeanracine.neopse-site.fr

ASSOCIATION JEAN RACINE ET SON TERROIR

29 rue de la Chaussée 02460 La Ferté-Milon
jean-racine-et-son-terroir@laposte.net

Nicolas de Condorcet

MAISON NATALE DE CONDORCET

Maison des Illustres
11 rue Condorcet, 02240 Ribemont
03 23 63 39 23
www.ribemont.fr/le-musee-condorcet-115

ASSOCIATION DES AMIS DE CONDORCET

03 23 63 20 43

Louis Antoine de Saint-Just

MAISON DE SAINT-JUST

Maison des Illustres
2 rue de la Chouette, 02300 Blérancourt
03 23 39 72 17
tourisme.blerancourt@wanadoo.fr
www.ot-blerancourt.com/a-decouvrir/maison-saint-just

ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DE LA MAISON DE SAINT-JUST

B. P. 10013, 75921 Paris cedex 19
asso.st.just@gmail.com
www.associationsaint-just.jimdo.com

Marceline Desbordes-Valmore

BIBLIOTHÈQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

61 parvis Georges Prêtre, 59500 Douai
03 27 97 88 51
www.bm-douai.fr

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES MARCELINE DESBORDES-VALMORE

61 parvis Georges Prêtre, 59500 Douai
www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr

Alexandre Dumas

MUSÉE ALEXANDRE DUMAS

Musée de France
24 rue Demoustier, 02600 Villers-Cotterêts
03 23 96 23 30
musee-dumas@mairie-villerscotterets.fr
www.webmuseo.com/ws/musee-dumas

Jules Verne

MAISON DE JULES VERNE

Maison des Illustres
2 rue Charles Dubois, 80000 Amiens
03 22 45 45 75
maisondejulesverne@amiens-metropole.com
www.amiens.fr/Vivre-a-Amiens/Culture-Patrimoine/Etablissements-culturels/Maison-de-Jules-Verne

Paul Claudel

MAISON DE CAMILLE ET PAUL CLAUDEL

Maison des Illustres
42 place Paul Claudel, 02130 Villeneuve-sur-Fère
03 23 71 94 72
contact@maisonclaudel.fr
www.maisonclaudel.fr

ASSOCIATION CAMILLE ET PAUL CLAUDEL

4 rue de Rugny, 02130 Arcy-Sainte-Restitue
association-cpc@orange.fr

Marcelle Tinayre

HISTORIAL DE LA GRANDE GUERRE

Musée de France
Château de Péronne, place André Audinot, 80201 Péronne
03 22 83 14 18
communication@historial.org
www.historial.org

Roland Dorgeles

BIBLIOTHÈQUES D'AMIENS MÉTROPOLE

50 rue de la République, 80000 Amiens
03 22 97 10 10
www.bibliotheques.amiens.fr

André Obey

BIBLIOTHÈQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

61 parvis Georges Prêtre, 59500 Douai
03 27 97 88 51
www.bm-douai.fr

Wilfred Owen

MAISON FORESTIÈRE D'ORS

Maison des Illustres
Route départementale 959, 59360 ORS
03 27 84 54 83
lecateau@tourisme-cambresis.fr
www.tourismecambresis.fr/maison-owen.html

ASSOCIATION WILFRED OWEN FRANCE

Mairie d'Ors, Rue Capitaine d'Arche, 59360 Ors
03 27 77 62 10
contact@wilfredowen.fr
www.wilfredowen.fr

Henri Martel

MAISON D'HENRI ET ÉLISE MARTEL

164 rue Voltaire, 59450 Sin Le Noble
06 80 20 09 24
association.henri.martel@gmail.com

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES DE L'HISTOIRE SOCIALE DU BASSIN MINIER / ASSOCIATION HENRI MARTEL

Marguerite Yourcenar

MUSÉE MARGUERITE YOURCENAR

55 rue Marguerite Yourcenar, 59270 Saint-Jans-Cappel
03 28 42 20 20
www.museeyourcenar.fr/contact
www.museeyourcenar.fr

VILLA MARGUERITE YOURCENAR

Maison des Illustres
RÉSIDENCE DÉPARTEMENTALE D'ÉCRIVAINS
2266 route du Parc, 59270 Saint-Jans-Cappel
03 59 73 48 90
villayourcenar@lenord.fr
www.lenord.fr/villayourcenar

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU NORD

FONDS BERNIER-YOURCENAR
22 rue Saint-Bernard, 59000 Lille
03 59 73 06 00
archivedep@lenord.fr
www.archivesdepartementales.lenord.fr

Robert Mallet

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE PICARDIE JULES VERNE, SITE CITADELLE

10 rue des Français libres, 80080 Amiens
03 22 82 72 72
www.upicardie.fr/espace/citadelle/contact
www.upicardie.fr/espace/citadelle/lacitadelle-pole-universitaire-encentre-ville-506508.kjsp

Pierre Dhainaut

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LILLE

32-34 rue Edouard Delesalle, 59043 Lille cedex
03 20 15 97 20
www.bm-lille.fr/contact.aspx
www.bm-lille.fr

Conception éditoriale et graphique

Contributeurs

- Alain Arnaud, président de l'association Racine et son terroir ;
- Micheline Blangy, membre de l'association des Amis de Condorcet ;
- Monique Crampon, professeur des Universités (Université de Picardie Jules Verne) en retraite ;
- Frédéric Crucifix et Anne Quennedey, association pour la sauvegarde de la maison de Saint-Just ;
- Achmy Halley, chef de projet Vie & Patrimoines littéraires à la Direction Sports et Culture du Département du Nord ;
- Xavier Hanotte, écrivain, traducteur, membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique ;
- Alexandre Leducq, conservateur en charge des manuscrits et imprimés anciens, Service Collection, Beaux-Arts de Paris ;
- Odile Périer, association pour le musée Jean de La Fontaine ;
- Thérèse Pernot, membre de l'association Henri Martel, Centre de documentation et de recherches de l'histoire sociale du bassin minier ;
- Cécile Pétigny, conservatrice des musées de Noyon ;
- Christine Planté, présidente de la société des études Marceline Desbordes-Valmore ;
- Alain Quella-Villéger, agrégé d'histoire, docteur ès-lettres ;
- Madeleine Rondin, présidente de l'association Camille et Paul Claudel ;
- Isabelle Safa, docteure en littérature, agrégée en lettres, secrétaire générale de la Société des Amis d'Alexandre Dumas ;
- Bernard Sinoquet, responsable de la Maison de Jules Verne ;

- Jean-Jacques Vandewalle, conservateur en charge du service Patrimoine à la bibliothèque municipale de Lille ;
- Jean Vilbas, conservateur à la Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore de Douai.

Membres du Comité de pilotage du Festival Résonances 2020

- Nicolas Bondenet, responsable du musée Alexandre Dumas de Villers-Cotterêts et vice-président du Réseau ;
- Cécile Pétigny, directrice des musées Jean Calvin et du Noyonnais à Noyon et secrétaire du Réseau ;
- Madeleine Rondin, présidente de l'association Camille et Paul Claudel à Villeneuve-sur-Fère ;
- Geneviève Tricottet, présidente du Réseau ;
- Sous la direction de Jean Vilbas, conservateur à la Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore de Douai et vice-président du Réseau.

Coordination

- Aurélie Devauchelle, coordinatrice salariée du Réseau.

Conception graphique

- L'illustration du Festival Résonances 2020 a été réalisée par Jean-Baptiste Bourgois www.jbbourgois.fr ;
- Réalisation graphique : Émilie Bergogne www.emiliebergogne.fr.

Impression

- Imprimerie Polyservices à Beauvais.

Remerciements

- Laëtitia Bontan, conseillère pour le livre, la lecture, les archives et la langue française, DRAC des Hauts-de-France ;
- Jacques Sauteron, conseiller Livre et Lecture, Drac des Hauts-de-France ;
- Cécile Hautière, chargée de mission livre et lecture, Conseil régional des Hauts-de-France ;
- Les Bibliothèques d'Amiens Métropole, en particulier Florence Lefèvre, directrice, Émeline Pipelier, responsable du Patrimoine et Fanny Lelavendier, responsable adjointe par intérim de la Maison de Jules Verne ;
- La Société des Amis du musée Jean Calvin de Noyon et son président, Jean-Baptiste Gerard ;
- La Société d'histoire du protestantisme français ;
- L'indivision Paul Claudel pour l'accès aux archives photographiques ;
- Maître Marc Brossollet et Yannick Guillou, exécuteurs littéraires de Marguerite Yourcenar qui nous ont autorisé à utiliser plusieurs extraits de la correspondance inédite de l'écrivaine ;
- Jean-Marie Dautel pour toutes les photos des pages consacrées à Pierre Dhainaut, pour la bibliothèque municipale de Lille ;
- Jacky Duminy, maire d'Ors et trésorier de l'association Wilfred Owen France ;
- Joan E. Howard, directrice de Petite Plaisance (USA) ;
- Anna-Maria Mileto, membre de l'association Henri Martel, Centre de documentation et de recherches de l'histoire sociale du bassin minier ;
- Emmanuelle Kalfa, directrice de la Médiathèque départementale du Nord ;
- Fabien Laforge, chef du service des collections patrimoniales, Le Labo, Cambrai ;
- Sylvain Ledda, professeur de littérature française, Université Rouen-Normandie
- Marie-Pascale Prévost-Bault, conservateur en chef du patrimoine à l'Historial de la Grande Guerre ;
- Pamela Boittiaux, directrice de la bibliothèque municipale de Douai ;
- Sandrine de Solan, responsable de la bibliothèque universitaire du site Citadelle de l'Université de Picardie Jules Verne ;
- Hedwig Van Hemel, directrice du musée Benoît-De-Puydt de Bailleul ;
- Un remerciement particulier à Pierre Dhainaut pour l'écriture de son texte, spécialement destiné au Festival Résonances.



Suivez l'actualité du patrimoine littéraire

www.reseaumaisonsecrivain-hdf.fr

Et aussi sur facebook

www.facebook.com/m.e.hautsdefrance

Contact

m.e.hautsdefrance@hotmail.com

